

Recueil de textes

EN DISANT

L'association JLJE remercie toutes les personnes qui ont participé à l'élaboration de ce recueil.

La couverture « anniversaire » de ce recueil a été réalisée à partir de l'affiche faite par Sonia Paoloni ainsi que toutes celles qui la composent.

ALVIRA, LA BOHÉMIENNE !

Lydie Anglade

En dix ans, Alvira n'avait pas changé, aucune ride n'avait entaché son visage d'enfant. Il reflétait la joie de vivre, et l'innocence.

Depuis sa plus tendre enfance, Alvira parcourait les prés, les landes, les bois, elle ressentait les effluves du temps qui traversent le cœur de cette nature nourricière, comme elle aimait l'appeler. Alvira connaissait le langage des animaux, des arbres, des oiseaux, et souvent, elle s'arrêtait pour les contempler, et si on la regardait, on pouvait voir ses lèvres murmurer quelque chose à leur égard. Partout, dans la nature, Alvira était chez elle ! Alvira ne savait pas lire dans les lignes de la main, elle ne contait pas la bonne aventure, mais comme une bohémienne, elle percevait les moindres changements des saisons, elle pouvait dire à n'importe quel moment, le temps qu'il allait faire.

« Les arbres », Alvira les connaissait tous. Au cours de ses balades, elle les caressait de la main, on aurait dit qu'elle puisait l'énergie en eux, la force de vivre. Si on la rencontrait sur les chemins, on pouvait lire en elle, une flamme lumineuse qui la rendait belle, énigmatique, secrète.

Alvira était née une nuit de pleine lune, et certains étaient convaincus qu'elle était dotée de pouvoirs magiques. Certes, Alvira avait reçu un don, elle savait être reconnaissante envers Dame Nature. Fréquemment, elle émettait un chant clair et serein en disant « merci à la vie ».

Notre bohémienne manifestait toujours du ravissement quand elle entendait le ruissellement de l'eau dans un cours d'eau. Elle aimait plonger son regard dans ces fines ondulations et aimait se laisser bercer par cette douce mélodie. Heureuse de pouvoir être le témoin de ce moment, elle n'oubliait pas d'honorer cet instant en disant « merci ». Elle s'extasiait de bonheur devant l'immensité des montagnes, devant la mer de nuages qui recouvrait ces trésors naturels, combien de fois, ces paysages lui ont offert des espaces de liberté, de sérénité. En disant « merci », Alvira vénérât Mère Nature et lui reconnaissait des dons insoupçonnables.

Tout dans la nature était source de plaisir pour Alvira. Regarder un oiseau tisser son nid, observer un papillon qui se posait délicatement sur le cœur d'une fleur. Notre bohémienne en oubliait le temps, pour entrer en communion avec l'instant présent. Sans cesse, les animaux, les oiseaux, les insectes l'étonnaient, elle aimait les contempler et appréciait leur sagesse. « Ils savourent le temps qui passe, dans le plus grand calme » se disait elle. Elle apprenait tellement de choses en les regardant. Eux ne s'enfuyaient jamais à l'approche d'Alvira. Ils la reconnaissaient par tous les temps. Notre bohémienne avait besoin de la nature et de ses offrandes. C'est pourquoi, elle aimait errer dans les chemins, toute seule, mais jamais pourtant Alvira n'avait le sentiment d'être seule, elle faisait partie de ce tout. La nature lui rendait bien son amour, en l'aidant à grandir, et en lui permettant de mettre l'accent sur l'essentiel de sa vie. Alvira savait chanter mais elle savait aussi danser. Pour vénérer Dame Nature, elle esquissait quelques pas de danse, nus pieds, afin de ressentir dans tout son corps, l'énergie bienfaitrice de la terre. Oui, la nature était source de vie et de paix pour notre bohémienne ! Grâce à elle, elle vivait dans la joie, et la plénitude. Dame nature était devenue son énergie vitale !

Au cours de ses promenades, elle aimait s'adosser au pied d'un

arbre, elle fermait les yeux, et inspirait sa force, sa magnificence. Elle s'octroyait un moment de pause, comme elle se plaisait à dire, en écoutant le silence du lieu à peine troublé par le gazouillis heureux d'un oiseau ou le frémissement des feuilles. Ces moments la remplissaient d'un plaisir indissoluble, et d'une véritable joie. Ces instants qui lui étaient offerts, elle savait les savourer mais elle savait aussi les reconnaître, en disant « merci à la vie ».

Alvira était passée de l'enfance à l'âge adulte, d'une enfant, elle est devenue une jeune fille, puis une jeune femme, qui continuait à prendre le temps d'hummer les effluves de l'air, de respirer l'odeur des feuilles séchées, mêlée aux fragrances de la terre humide. Plus son âge avançait, plus elle se délectait de sentir les premiers rayons de l'aube, annonçant sa journée, et appréciait avec autant de volupté les rayons de soleil sur sa peau attendrie par les ans.

Ces petits riens de tous les jours, notre bohémienne tentait de les retenir toujours un peu plus longtemps ! Ces petits riens qui font beaucoup, Alvira avait su les voir tout au long de sa vie et elle leur en était reconnaissante. Tous les jours, en disant « merci à la vie » Alvira rendait hommage à ces petits bouts de bonheur. Ces petits bouts scintillaient dans le cœur d'Alvira comme peut scintiller la pleine lune dans le ciel.

Mais dans dix ans de plus, que sera devenue notre bohémienne ?

Mais, à cet instant, des étoiles magnifiques éclairent la voûte céleste, la lune étincelle de bonté et de bienveillance, et l'on entend s'élever un chant venu de loin, de très loin, des profondeurs de l'âme humaine, qui s'égrène en disant « Merci à la vie ».

PASSAGE À L'ACTE

Julian Arce

En disant je t'aime la première fois, on ouvre son cœur au monde.

On permet à l'autre de pousser la porte de son âme et de ses secrets.

On entrevoit le soleil, après un naufrage dans un océan de solitude.

En dix ans, combien de fois as-tu eu le courage de le dire ?

En disant prend-moi la main, tu m'as aidé à traverser bien des tempêtes, des tourments.

Tu m'as fait comprendre combien il est important, de tendre la main à celui qui s'égaré trop du chemin.

Tu m'as réchauffé de ta paume, de tes doigts, en chassant mes chimères et mon chagrin.

En dix ans, combien de fois ai-je tendu ma main aux autres ?

En disant la vérité, j'ai découvert qu'elle n'était pas si difficile à affronter.

Sur ma route, j'ai commis bien des péchés, le mensonge étant alors mon meilleur allié.

J'ai compris que l'on devient un homme, quand on finit par accepter sa propre réalité.

En dix ans, combien de fois t'es-tu menti à toi-même ?

En disant partageons ce bout de pain, tu m'as donné tout ce que tu avais, sans calculs ni arrière-pensées.

Tu m'as offert le peu que tu possédais, en échange d'un sourire, d'une belle amitié

Tu as redonné du sens au plaisir à partager, à échanger, à écouter.

En dix ans, combien de « bouts de pain » as-tu partagés ?

En disant donne-moi un peu de ton temps, j'ai compris la fragilité de l'enfant que tu étais.

J'ai découvert émerveillé, tous les trésors qui dormaient, bien au chaud dans ton cœur.

Je me suis senti comblé de joie, plein de fierté de construire avec toi quelque chose d'important.

En dix ans, combien d'heures passées à tes côtés ?

En disant écoute le bruit du vent, on parvient à arrêter ne serait-ce qu'un instant, la grande aiguille du temps.

On s'offre la délicieuse sensation qu'éveillent tous nos sens en action.

On redevient l'espace d'une seconde, ce nourrisson qui s'ouvre à la vie.

En dix ans, combien de fois l'as-tu écouté ?

En me disant que la vie est une course folle, que rien ne peut arrêter, je commence à comprendre que l'important n'était pas de dire ce que l'on allait faire, mais plutôt de faire ce que l'on disait !

« JEUX RIMÉS »

Une déclinaison des jours de la semaine
pour dire l'attente dans un jeu amoureux

Paule Arnaudy

« Ça me dit ? Ce si long chemin...
Dis-m'en de ce chemin,
loin-dis !
Marre ! dis, d'attendre.
Merci... Creux, cœur, dis... jeu.
Je, Tu, dis, si tendre
Puis le jour-dit de ma douce déesse
et ça me dit
si, d'attendre
et je joue si tu me reviens
et je jouis du plaisir de t'entendre.
Je vais bien.
Dis-m'en de ton chemin ! »

EN DISANT : DIX ANS, REDISANT, MEDITANT...

Jacques Arnault

En le disant : je pense que c'est fou de balancer tout ce que l'on a sur le cœur dans un moment de colère, sans tenir compte du poids des mots prononcés en l'occurrence, le verbe dépassé pour se justifier, voire accuser. Il m'est arrivé, rarement, de me comporter ainsi, alors que je rongais mon frein, prêt à élever la voix comme le stentor, en guise d'arguments, mettant en avant mille fausses raisons, sans nul rapport avec l'essentiel du débat. Combien de fois ai-je entendu prononcer cette phrase anecdotique : « moi, je dis la vérité. »

Ce mot magique est toujours assorti d'un doute pour qui la perçoit mal. Elle est si insaisissable, si fluctuante, la vérité, comme est l'anguille visqueuse, ondulante comme la couleuvre à la langue de vipère. Finalement, c'est souvent le mensonge de substitution qui la recouvre lui servant de paravent avec le « moi-je » de circonstances pour nous hisser sur un pavois à l'image de l'ancêtre mérovingien. Fort heureusement, j'avais lu Montaigne, dans mes jeunes années, pour retenir que le « moi-je » haïssable, peut mettre en péril son propre ego et vous faire perdre tout crédit dans la pensée d'autrui. Il faut soigner, en permanence, son image de marque, ne serait-ce que pour son vernis, se disant que les autres sont, après tout, assez semblables à nous-même : ni sublimes, ni trop moches. L'hypocrisie, en non-dit d'un langage retenu, engendre une forme de politesse fixant des limites à la franchise proclamée qui peut être brutale. « Tourner sept fois sa langue », un conseil d'autrefois tombé en désuétude, avant de l'ouvrir trop grande. Prête à mordre,

elle peut se transformer en un sourire pouvant détendre l'atmosphère. Il suffit d'y penser.

En disant : « Il était une fois », j'emprunte le langage de Grimm ou de Perrault. L'introduction annonce la couleur d'un conte fait pour valoriser des personnages dans l'imaginaire de mon auditoire. Personne n'y croira vraiment, sans intention d'avoir voulu démêler le vrai du faux du récit : Ah si c'était vrai ! après tout. La valeur des mots, les références à un événement, le tempérament du bavard comme celui d'un moins disant, la spontanéité, le degré d'implication et d'intérêts, le respect de la bienséance, le non-dit, la conversation à bâtons rompus, la conférence, la prise de parole, la connaissance du sujet, tout cela pêle-mêle est à considérer, au mieux ?

Bien sûr, si nous avons une langue, elle nous a bien été donnée pour parler ; mais, attention ne l'ayons pas trop mauvaise ; cela se dit, se répète pour en tirer le bénéfice du conseil de la bien tenir.

Tout d'abord, qui est-on ? « Apprends à te connaître » nous enseigne la prudence de Socrate. Tu tiendras mieux la route.

Pour se rendre d'un point à un autre, le pilote détermine son cap à la manœuvre d'un esquif maritime ou aérien, sans cesse tenu de se remettre en ligne pour contrer les vents, les courants, avant de s'arrimer à quai ou sur le tarmac, à la bonne heure. Il fait son métier de son mieux. Peu bavard, son langage est fait de rigueur, discipliné pour tirer le meilleur parti des enjeux de son métier, parer à tous les dangers, assurer la sécurité du voyage jusqu'à son terme. Sa parole d'argent, son silence est d'or. Elle laisse peu de place aux sentiments préférant l'action pour ne livrer que l'essentiel qui rassure. Un modèle à suivre.

C'est ainsi que nous pouvons extraire la part de vérité du mensonge qui fait le lit naturel de nos relations publiques ou intimes. Qui ne ment pas, vingt fois par jour, en référence à l'adage latin : *Errare humanum est !*

Vous êtes commerçant, avocat, docteur en médecine ou en droit des affaires, assureur, député, ministre, professeur de lettre ou d'histoire ? Combien de fois, dans une seule journée mentez-vous, au nom du principe de précaution ?

« Et vous, que faites-vous donc dans la vie ? », me dira t-on.

À l'affût des mille vérités jetées à tous vents, par tout un chacun, de par le monde, chaque jour me donne l'occasion de faire mien-nes les meilleures, pour poursuivre mon travail de romancier.

AH VOUS DIRAIS-JE MAMAN ?
Monique Arragon-Boubée

Sur les notes de Mozart, évidemment !

« C'est toi qui l'as dit, c'est toi qui l'est !

Quoi ? Dire c'est Être ? Alors quant à l'annonce de ma mort, j'ai hurlé j'ai hurlé je suis devenue Cri ? Alors, quand les mots m'ont manqué je suis devenue Silence ? Alors, je suis devenue Rire, Espérance, Larmes, Joie ?

Oui, oui, oui continue Sois la pierre vivante du « Tu es » ; du « Je suis ».

Bon, écoute d'abord mon histoire. »

C'était le soir, la nuit tombait, nous étions deux, la voix se fit plus douce :

« Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir.

– Arrête maman, tu sais que j'ai peur des loups.

– Mais il n'y a pas de loup dans cette histoire. »

En disant cela, elle posa son doigt sur ma bouche brûlante. Et la trace laissée par l'Ange à ma naissance se creusa d'un sillon plus profond. Empreinte de l'enfance. Je perdis connaissance !

Parole confisquée. Plus de voix. Plus de mots.

Dans ma tête pourtant je savais leur pouvoir, dans la tête leur couleur, dans l'âme leur musique.

Un rêve me sauva, me montrant le chemin et me traça la voie.

Il disait :

« Puisque les mots ne sont plus là pour te dire : pense !

En disant le silence : crée ! En soulevant le voile et en ouvrant les yeux : aime ! Et conjugue ce verbe au Temps des paraboles, nourrissant la Parole ! »

Le soleil se levait sur un pays ami. Un rayon traversait le bois de chênes et se posait sur la table où j'écrivais. Trois oiseaux dans le nid. Cinq ipomées fleuries. Et, en soufflant le oui, la vie s'ouvrit à l'infini. À l'infini du monde et à celui de Dieu.

« Oui, oui, oui »

À haute voix, mon cœur.

À haute voix, toujours.

La voix est vibration, et porte ton Amour.

Et les mots me revinrent un jour soudainement. J'avais grandi, c'est sûr j'écrivais maintenant.

Depuis dix ans, j'écris. Depuis dix ans, merci.

AN-TALGIQUES NOSTALGIES

Élisabeth Berthéol

*Dix ans, c'est un anniversaire
Qui ravive des souvenirs
Confondant la durée et l'âge
J'ai ranimé en un éclair
De vieilles histoires, quelques images
M'arrachant regrets et soupirs*

– Les eaux bleues

C'étaient nos eaux bleues
S'y baignait toute la banlieue
Qui ne voyait jamais la mer
Et n'avait que cet univers

Tous les étés se répandaient
Des vilains bruits, de sales rumeurs
Sur des épidémies, des meurtres
Autour de ce vieux bras du fleuve

C'étaient nos eaux bleues
S'y baignait toute la banlieue

Rouler sur chemins caillouteux
Chacun ses p'tits endroits secrets
L'eau bleue n'était pas franch'ment bleue
Mais par canicule quel bonheur

De se rafraîchir, de nager
De faire les idiots, de plonger
En bandes nous nous y rendions
Les mobylettes à fond d'ballon

C'étaient nos eaux bleues
S'y baignait toute la banlieue

Les choses changent vite en dix ans
Alors que dire en cinquante ans ?

Aujourd'hui plus rien de sauvage
Le parc a été bien rangé
Organisé, aménagé
Où sont les endroits sans péages ?

Je réveille ce temps en disant
Qu'étant enfants, adolescents :
C'étaient nos eaux bleues
S'y baignait toute la banlieue
Qui ne voyait jamais la mer
Et n'avait que cet univers

– Dix ans

En disant
Dix zans
Zan, petit bonbon d'antan
Un peu piquant
Mes pensées glissent
Vers la réglisse

Je sens le goût de l'Antésite
Cette chère boisson favorite
Dans ma gorge coulant
Me rafraîchissant
Je repense à mes dix ans
Mais non pas aux médisants

Même avec plusieurs fois dix ans
J'adore la réglisse et les zans.

SILENCIEUX

Régine Blancard

Le petit homme marche à pas menus.

Dans les rues de Saint-Bertrand, des vagues d'enfants et d'adultes montent, descendent, tourbillonnent, échouent sur quelque grève, là un spectacle, là un atelier.

Le petit homme avance dans ce remous comme un galet roulé par les ans.

Dix ans ! Dix ans qu'il promène son regard curieux sur ces êtres venus chaque automne plaquer leur voix sur le silence des pierres, animer de leur présence le calme séculaire de la cité épiscopale. Les mots s'écrivent, se lisent, se disent, se rient, se pleurent dans tous les recoins de la ville, chaque année, juste après la rentrée scolaire, cette rentrée qu'il n'a jamais vécue mais dont il a toujours été un témoin captivé, un compagnon de route qui se serait arrêté en chemin. Cette école, celle des autres, celle des enfants du village du temps de son jeune âge, cette école où il n'est jamais entré, il ne sait pas même en lire le nom.

Mais aujourd'hui, au grand rendez-vous de la littérature, il marche dans le pas des autres, soudain entraîné dans un tourbillon, une envolée de danseurs, un vol de mouettes irisées, un clair de soleil dans les étoffes et puis plus rien, un mouvement au loin, le galet roule sur la plage.

Le petit homme poursuit son exploration à pas de musaraigne.

Sur de longues tables, des livres couchés, debout, grands à la couverture dure, petits et souples, s'ouvrent à la visite. Images, dessins, photos et puis des mots. Tant et tant de mots et ces lettres qui reviennent, toujours les mêmes !

Le petit homme les connaît, il les salue comme des êtres familiers, comme ses voisins à la boulangerie. Un sourire qui veut dire bonjour. Un sourire qui signe son appartenance à la classe des humains. Chez lui, dans la cuisine de sa vieille ferme, il a maintenant dix livres alignés sur l'étagère. Chaque hiver, il reçoit son annuaire et depuis dix ans, il s'est mis à les conserver, il les feuillette souvent et s'est familiarisé avec les images, dessins, photos et les lettres et tous les mots, tant de mots qui n'ont de sens que pour lui.

Dans les rues de Saint-Bertrand, le petit homme passe presque inaperçu. Il est né là et disparaît dans son cadre ordinaire. Il pousse une porte. Là, dans un éclaboussement d'encre et de couleurs, quelques enfants absorbés dans leur tâche écrasent de leurs doigts noircis la plume Sergent Major sur le papier épais. Il observe longuement, se demande une fois encore comment ses livres peuvent contenir des lettres si petites, quelles plumes si fines ont pu les tracer.

Mais l'homme ne dit mot.

Le petit homme ne parle pas, il savoure juste la parole des autres.

Il ne lit pas sinon dans le regard des autres.

Il n'écrit pas sinon à pas menus les lignes de sa destinée.

LA FILLE

Martine Boudet

« C'est ma fille. »

En disant cela, il balayait l'assistance de son regard gris, ironique, jouissant de cette réponse aux murmures de réprobation qui avaient salué leur entrée, on n'a pas idée de s'exhiber ainsi lors d'une réunion de famille avec sa ... et il savait bien les termes qu'ils auraient employés s'ils avaient osé, car ils les pensaient si fort que ça s'entendait.

Mal à l'aise, tous se taisaient maintenant. Quant à la fille, elle ne savait plus comment se tenir, disséquée par tous ces yeux qui reflétaient des interrogations diverses, certains passaient mentalement en revue les anciennes liaisons du sulfureux tonton, de quelles cuisses pouvait-elle bien sortir ? Ce fut Morgan, du haut de la fausse innocence de ses dix ans, qui rompit le silence.

« Mais elle ne te ressemble pas beaucoup... »

Ce qui autorisa la vieille Amélie à lancer avec toute la perfidie dont elle était capable la formule assassine :

« Tu es sûr ? »

D'abord il sourit, de ce sourire séducteur et carnassier que la fille avait appris à aimer et à redouter, comme sans doute beaucoup de femmes avant elle, mais pas pour les mêmes raisons. Et puis, il s'adressa au gamin :

« Tu vois, Momo...

– Arrête, ne l'appelle pas Momo, interrompit brusquement la mère, c'est ridicule, et... vulgaire, ça fait enfant des quartiers.

– Et qu'est ce que j'étais, moi, à son âge ? On ne disait pas enfant

des quartiers, on disait gosse des rues, avec le même mépris ? Où était ma mère ? Où étiez-vous tous ?, dit-il les dents serrées en regardant les vieux qui rentrèrent de concert la tête dans les épaules. Il n'y a eu que l'oncle Francis pour me donner un peu d'amour, et aussi un peu d'éducation, et c'est pour cela que je suis venu aujourd'hui à son enterrement. Mais toi, Momo, car j'ai envie de t'appeler Momo, tu serais peut-être plus heureux *dans les quartiers*, comme dit ta mère, qu'engoncé dans ton blazer bien propre, d'ailleurs, un blazer, à ton âge, quelle idée ! »

Il fit une pause, guettant une intervention qui amplifierait sa colère, mais tous demeuraient muets.

« Donc, reprit-il avec un peu plus de douceur, je n'ai nul besoin de commander un test ADN sur Internet. Toi, Amélie, qui est fourrée tous les dimanches à l'église, ne sais-tu pas qu'*Au Commencement, était le Verbe* ? C'est ma fille, parce que je le dis. Et toi, Max, qui fréquentes d'autres chapelles, la formule : *je la reconnais comme telle*, ça ne te parle pas un peu ? C'est ma fille, parce que je la reconnais comme telle, sans preuve, sans papier officiel. Mais je connais son histoire, et pour elle, j'essaie d'accepter la mienne. »

La fille se redressa, fière tout de même de cette tirade, et un grand sourire éclaira son visage.

Alors, Momo s'écria en tendant le bras vers eux :

« Ils ont les mêmes dents ! »

Corinne Bressole

En disant : « oui » en ce jour d'enchantement
Vous assermentez votre plaisir d'être ensemble
Pensez à bien prendre le temps
Pour que tout aille, que rien ne tremble.
Regardez tous deux dans la même direction
Ne vous quittez jamais des yeux
Évitez le plus souvent les frictions
Et pensez toujours que l'autre est précieux.

Peut-être ajouterez-vous à votre foyer
Un nouveau petit bout d'amour,
Une nouvelle perle de rosée ?
Mais surtout votre confiance Jour après jour.

Je vous souhaite tout le bonheur du monde
Que votre soleil vogue sur l'onde.

JUSTE POUR DIRE
Patricia Cagnin

Trop de mots
Plein le dos
Mots d'été
Si légers, décalés
Ou d'un soir sur le trottoir
Bien trop noirs
Mots d'hiver
À l'envers
Encor verts
Renaissant au printemps
Doucement bourgeonnant
Ceux d'un jour
De l'amour
Du toujours
Sans détour
Ou brisés
Trop usés
Banalises
Mots en rang
Sans accent
Parfois si rouges
Que plus rien ne bouge
Pour rire
Ou médire
À demi-mot

Petits mots
Mettant le cœur au chaud
Quand les gros rendent sot
Mots pour rien
Ou pour garder le lien
Mots gênés
Ou non-dits
Ceux qui font taire
Ou son contraire
À l'aube mots d'espoir
Juste pour voir
Mots si forts
Ont-ils tort
Ou si faibles
Dès qu'ils s'attablent
Musicaux
Tel le piano
Mots d'enfants
Pas encore grands
Aussi naïfs, innocents
Que ceux d'antan.

DÉPRIME

Caillou

En dix ans j'ai changé, je ne me reconnais plus
dans la glace ce vieil homme qui est-ce exactement ?
ces poches sous les yeux et ce cou tremblotant
ce ne sont pas les miens, c'est un malentendu.

Je n'étais pas très beau, je peux en convenir
il y a dix ans de ça, mais j'avais encore l'air
d'être un homme moyen au milieu de ces pairs
aujourd'hui c'est certain je vois mon corps vieillir.

C'est un type qui est là que je ne connais pas
entré subrepticement dans ma vie quotidienne
il mange et boit beaucoup et traîne sa bedaine
j'ai beau jeûner, marcher, cet homme ne maigrit pas.

En dix ans j'ai trop vu de copains disparaître
des parents, des amis, des regrets, des sanglots
des larmes retenues quand je vois des photos
ce sentiment diffus que le temps devient maître.

Qu'il faudrait vivre enfin chaque moment de bonheur
avant que ne se coupe le fil de sa vie
pourtant je me retourne sur ces 10 ans enfuis
tout est passé si vite je me sens fossoyeur.

En dix ans j'ai changé, j'espérais tant de choses
auxquelles je ne crois plus, j'avais tant de projets
détruire et rebâtir, faire de nous des sujets
s'unir et vaincre enfin pour le pain et les roses.

Mais les avions qui claquent dans les tours de New-York
et Le Pen arrivé en pôle position
et tant d'autres reculs, tant d'autres soumissions
m'ont changé à tel point que je suis en remorque.

Devenu spectateur de cet effondrement
de cette course à l'abîme, de faim, de pollution
de manque d'eau, de racisme, de guerres et d'exclusion
d'un avenir collectif qui ne croit plus qu'à l'argent.

En disant ces 10 ans je vois qu'il faut me taire
Peut-être chanter tout bas les soldats de Craonne
« Adieu la vie, adieu l'amour ; Adieu toutes les femmes »
puis laisser en silence le monde se défaire.

Marie Canal

En disant, en 10 ans, soi-disant,
Il s'en passe des mouvements.
Certaines ont trouvé leur prince charmant,
La maison, le chien et ont plein d'enfants ;
D'autres sont en cloque en espérant
Le retour du père parti en courant.
Si on se donnait rendez-vous dans longtemps...
La vie aura vu des changements.
Des projets réalisés ou effacés
D'autres oubliés ou encore rêvés
On parle, on cause, on papote
Ça jacasse souvent en votre nom
En disant on peut en inventer
Mais les paroles deviennent vite des maux.
Mieux vaut avancer que parler
En disant on peut perdre son temps
Tout ne se conte pas non plus
Des gestes, des sensations, les moments les plus doux...
10 ans que je te connais déjà
Je viens d'en fixer la trace là
Et c'est en disant cela
Que la onzième année est déjà là.

ENFIN DIRE !
Michel Cordier

Enfin dire que...

Nul ne sera indemne !

Dire une fois une seule :

Irrationalité des pensées

Surgies de l'Imaginaire

Auront droit sur la raison

Nul n'y échappera

Tant que la nuit durera !

Quiconque dormira, rêvera,

Utilisera ses neurones,

Entrera en transe de création.

Le fait fut secret profond

Aux uns comme aux autres

Tous n'y virent que du feu

Emportés par les courants de la vie.

Rien ne fut dit jusqu'à aujourd'hui

Rares furent les Jeteurs de Rêves

En connaissance de cause.

Est-ce que la Terre tourne autour du Soleil ?

Sanction d'esprits étroits

Tribunal exceptionnel d'Inquisition.

Rares aussi furent les esprits éclairés
Objectivement aptes à analyser les faits
Normes d'époque et noria d'injures
De nos jours aussi, encore,
Eviter l'originalité même scientifique.

*Copernic s'ouvrit de ses découvertes juste avant sa mort.
Galilée fut un éminent relais mis au banc des abjurables.
Beeckman, un contemporain, trouva une fine revanche à
l'Obscurantisme. Sous couvert d'études sur la conservation du
mouvement puis des chocs des corps solides, il se fit secrètement
Jeteur de Rêves et parcourut des grandes villes d'Europe.*

*Il passa la moitié du reste de ses nuits à charmer les dormeurs
de rêves créatifs. Sur son lit de mort, il fit appeler le Poète auquel
il livra son secret comme son savoir-faire avec l'Espoir : « Qu'il
y ait un Jeteur de Rêves par continent puis par pays et enfin par
région ! »*

Aujourd'hui cet objectif est atteint, nous avons un nouvel
Espoir : deux Jeteurs de Rêves par région, l'un Scientifique, l'autre
des Beaux-arts !

À tous Grands Rêveurs, ayez l'obligeance de répandre la nouvelle
aux gens opportuns de par le Monde et de passer la moitié de vos
nuits... à charmer !!!

La Confrérie de Novateurs

LE CROCODILE DE SAINT-BERTRAND

Juliette de Crécy

En disant Bonjour de ton perchoir aux passants,
Ancestral crocodile de Saint-Bertrand,
Tu ne pourrais qu'éveiller en leurs cœurs,
La plus insoutenable et horrible frayeur,
Que puissent concevoir d'innocents visiteurs...

Mais quand se sera dissipé pourtant,
Le si violent traumatisme des premiers instants,
À la peur succèdera l'émerveillement ;
Car qui oserait rester sourd aux présents,
Que toi seul peux offrir, ô témoin de mille ans.

Ne te remémores-tu pas souvent,
Les lointains jours de joie qui furent tiens en Orient ?
Cette belle infidèle fille de Persan,
Dont les noirs yeux d'ébène aux pouvoirs envoûtants
Avaient su te dresser et te faire indolent...

Quel oracle aurait pu prédire cependant,
Que ces mêmes yeux qui te firent aimant,
Charmeraient après toi le plus grand des sultans,
Et t'abandonneraient peu à peu doucement,
Pour un beau palais et de somptueux vêtements...

N'aurait pu deviner le devin le plus grand,
Qu'à cet univers fastueux d'or scintillant,
Succèderait un marais infecte et puant...

Et qu'après avoir diverti émirs brillants,
Il te serait donné de faire fuir des enfants...

Tes traits carnassiers te faisant repoussant,
Tu n'en demeureras pas moins docile pour autant ;
Arraché à tes semblables aux grandes dents
Alors que tu n'étais qu'un reptile naissant,
Ne ruissela sur tes crocs que de l'eau pas du sang...

Mais cela ne savaient les humains ignorants,
Et la peur sur leurs visages transparaissant,
Tandis que transis ils parcouraient tes étangs,
Accroissait de jour en jour ton isolement,
En ces marais où l'on te voyait t'enterrant

Tout d'un coup arriva par un jour de grand vent,
Un chrétien cavalier à cheval galopant...
Et toi dont la vie n'avait été que tourment,
Tu ne sus voir en lui qu'un ami cependant,
Et à l'hospitalier tu fis fête gaiement...
C'est ainsi, pauvre crocodile innocent,
Qu'en un croisé tu découvris l'Occident.
Aveuglé par un cœur lourd de bons sentiments,
Tu te livras serein et confiant au tyran,
Qui par les plumes de son casque, ressemblait au sultan...

Quelques instants plus tard, le monstre avait succombé,
Sous les coups de l'épée il s'était effondré...
Mais le bourreau ne se sentant que fierté,
Décida sur le champ qu'il fallait empailler,
Le rampant à sa postérité sacrifié...

Le barbare voyageur étant très croyant,
Et par-dessus tout un véritable occitan,
Il honora le Très-Haut en offrant,
Ton immortelle dépouille à saint Bertrand.

Ainsi de nos jours encore est admirée,
Ton étonnante momie si bien conservée,
Dormeuse impassible pour l'éternité....

Mais pour ta légendaire histoire raconter,
Tu n'as nul besoin de ta voix chacun sait...
Ce si tragique récit, ton dos écaillé,
Ne se lassera jamais de murmurer ;
De même, à qui sait voir, tes crocs élimés,
Grinceront doucement ta magique épopée...

En disant, ton fantastique corps tout entier,
Révèle au visiteur sachant imaginer,
Un poème sans cesse réinventé,
Par ceux dont le regard curieux aura trouvé,
À demi caché, drapé par l'obscurité,
Un oublié crocodile empaillé.

À MON AMI ADRIEN
Ascension Dalla Pieta

Le petit dirait de toi,
C'est mon copain à moi,
Et les grands disent aujourd'hui,
C'est notre meilleur ami !

Il a bien grandi notre petit,
Et il en a eu des copains aussi !
Le temps en a pris certains,
Mais encore, il lui en reste quelques-uns !

Il a fait sa vie notre petit,
Et avec l'âge, il a grandi !
Les années l'ont bien façonné,
Et ses cheveux ont grisonné !

Aujourd'hui, tu peux petit,
Dire j'ai aimé la vie !
Et cet âge qui s'ajoute,
À ton dos, ne fait sa voûte.

Qu'il est grand notre petit,
Avec des rides et ses cheveux gris !
Eh oui ! c'est un papi
Entouré de ses amis.

Prenons nos verres et levons-nous !
Joyeux anniversaire, Papinou !

EN DISANT QUE JE T'AIME

Flora Damas

En disant que je t'aime à m'écorcher la bouche, à t'embrasser trop cru, à garder sous mes ongles le parfum de ta peau, en disant que je t'aime à te serrer trop fort, à projeter mes hanches comme houle océane, à transformer le lit en navire-tempête, en disant que je t'aime, je ne t'aurai rien dit.

En disant que je t'aime, blottie dans la pénombre, ton souffle dans mon cou, tes mots comme berceuse, ta main sur mes cheveux, *duerme mi negrita*, en disant que je t'aime, pour la douceur des choses, pour l'instant éphémère, pour l'étoile tremblante, pour l'instant suspendu, en disant que je t'aime, je ne t'aurais rien dit.

Mais tu auras compris...

EN DISANT
Édith Duboscq

Que le temps passe vite, dix ans plus dix ans et ainsi de suite, j'ai atteint soixante-cinq ans.

Quelles sont loin mes jeunes années remplies d'insouciance, de gaieté, de naïveté. Inutile de me retourner, je ne peux les rattraper, elles sont enfouies dans ma mémoire. Pourvu qu'elles ne s'effacent jamais.

Du haut de mes soixante-cinq printemps, je me dis qu'il est temps de parler honnêtement. Que de beaux souvenirs lorsque j'avais dix ans.

Que d'évènements bons et moins bons n'ai-je vécu. À quinze ans.

Moi l'enfant d'outre-mer, même si je suis un peu amère, je garde au fond de moi, le souvenir ineffaçable de toutes ces journées, quand la famille se retrouvait autour d'une belle table ou sur la plage pour pique-niquer.

Je les revois encore tous, grands-parents, parents, frère, sœur, tantes, oncles, cousins et cousines.

C'est eux qui sont mes racines...

Dix ans de plus !

Cela fait longtemps que j'ai quitté mon pays natal.

Non sans garder en mémoire, ses parfums, ses couleurs, son ciel bleu et sa mer Méditerranée aux reflets argentés.

Il me reste les coutumes de là-bas, même si parfois j'en perds, au fil des années.

Et ce petit pincement au cœur qui me donne envie de remonter

le temps.

Dans les années bonheurs.

De dix ans en dix ans.

Hélas, c'est la roue de la vie qui tourne parfois trop vite.

J'ai atteint l'âge mûr et même si ma vie est une réussite — en tant que femme, épouse, mère et grand-mère — j'ai toujours au fond de moi le regret d'avoir dû quitter mon pays d'outre mer.

Je ne me suis jamais sentie chez moi ici, pourtant la France est ma patrie.

Mais c'est une part de moi qui est restée là-bas.

Et je sais que je n'y retournerai pas.

Cependant, je reconnais que j'ai eu beaucoup de chance

De n'avoir pas laissé de tombe derrière moi.

Dix ans c'est l'âge de mes petits-enfants.

Parfois je leur raconte comment c'était avant, dans ce pays au soleil brûlant, lorsque nous allions le lundi de Pâques, « casser la mouna » comme on disait là-bas, souvent dans la forêt d'eucalyptus ou sur une plage au sable doré.

Et tout émerveillés, ils m'écoutent leur conter mon pays et mes jeunes années.

Qui sait, peut-être dans dix ans de plus, pourrais-je ne garder qu'un doux souvenir du temps passé.

Sans plus aucun regret.

EN DISANT ?
« LE SILENCE EST D'OR »...
OU ALORS : KHALID K
Jeanne Ducos

Seul sur scène et maître des sons
Chef d'un ensemble instrumental
Chanteur, danseur, mime génial,
Magicien d'un grand tourbillon

Seul sur scène et révélateur
De tous les élans de la vie
Tant de beauté et de douceur
Et tant de bruit et de fureur

La mer toujours recommencée
Et l'ample vol de l'albatros
Le silence de la forêt
Où dans la nuit crie la hulotte

Soudain la danse à perdre haleine
Au cœur de l'aventure humaine
Et les soubresauts de l'histoire
Et le printemps des fols espoirs

Merci Khalid voleur de feu
Écho sonore universel
De ce concert aux mille voix
Où chantent Rimbaud et Mahler

APPEL AU COMITÉ D'ORGANISATION !

Michel Dupeyre

En disant ?

Ah ! Il va bien le Comité d'Organisation des Journées de la Littérature Jeunesse ! Tiens. Ils ont festoyé méchant cette année forcément. Fêter les dix ans avant l'heure, pardi ! Vider, je ne sais pas combien de bouteilles, des rouges, des blanches et des rosées... Échanger des pilules de toutes couleurs et d'aspects variés, prohibées naturellement, qui n'osent même pas dire leurs noms. Le tout avant de se mettre à rechercher le thème d'écriture de cette année (Si ! Si ! À moitié dénudé et à quatre pattes !). Alors bien sûr, après... Les idées les plus folles et les plus débridées ont fusé dans l'allégresse générale alcoolisée et droguée.

Et ils nous ont encore gâtés cette année : En disant... Un sujet qui semble facile. J'écris bien qui semble...

Et encore Dieu seul sait à quoi nous avons échappé ! Qui sait si un thème, que dis-je si dix thèmes, encore plus fous les uns que les autres n'ont pas été lancés ? N'ont pas été non plus retenus ?

Parce que le lendemain forcément, avec la sensibilité à la lumière, l'étau douloureux au-dessus des yeux et l'impression que les cheveux rentrent à l'intérieur du cerveau qui va avec — oui, oui, cela s'appelle une cuite — les moins touchés, qui s'étaient entre temps relevés (D'ailleurs cela ne devait pas être beau à voir !) ont sélectionné le moins dingue des thèmes.

Eh bé ! On l'a échappé belle !

(L'auteur irrité prévient ici le lecteur, que vu la complexité de la phrase suivante, il a tout intérêt à prendre de l'élan et une bonne dose d'oxygène. Très peu arriveront au bout !)

Reste qu'après, pauvres de nous, écrivillons à la peine dès qu'il s'agit d'aligner deux malheureux mots, gâcheurs noirceurs de brouillons surchargés et raturés, froisseurs impénitents de papiers ineptes, abscons, bousillés et foutus, promis avant à la poubelle, aujourd'hui au recyclage (D'ailleurs je pose la question : Est-ce bien raisonnable de recycler désormais des écrits nullissimes ? Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je pose la question, vu que j'ai déjà la réponse...), scribouillards de tous poils sans aucun espoir de se voir un jour publié, d'être connu, reconnu, primé, voire télé visualisé dans une émission littéraire – s'il en reste ? – (autant dire la gloire car tout auteur, même le plus minable, vise la gloire, allons !), ou enfin gratte-papier par passion, que nulle obligation d'ailleurs ne contraint d'envoyer un texte aux JLJE en plus, il faut alors se mettre au travail, à la peine, au labeur, au crayon, à la gomme, au stylo, à la rature mauvaise ou au clavier impitoyable qui ne passe rien, bête et méchant qu'il est : l'accent mal mis, l'espace de trop entre deux mots, la virgule baladeuse ou le point manquant à la ligne. (L'auteur toujours irrité signale au lecteur survivant, qu'il peut ici respirer). Et comme si cela ne suffisait pas, il existe maintenant des correcteurs orthographiques qui vous rappellent à chaque faute, – autant dire plusieurs fois par ligne – vos insuffisances notoires, patentes et définitives dans notre belle langue, que bientôt soixante années de pratiques pourtant intensives, croyez-moi, n'ont pas réussi à domestiquer un tant soit peu. Désespérant !

(J'ouvre ici une parenthèse linguistique : gratte-papier (voir plus haut) se dit en anglais : *pen pusher*. Mot à mot, le type qui pousse le stylo. Il y a dans l'anglais une notion d'effort que ne contient pas le français et qui me semble infiniment plus coller à la réalité du travail d'écriture. Le français gratte-papier à côté fait un peu : passe-temps, travail d'amateur, loisir pépère, dilettantisme. Je referme la parenthèse). Vous noterez avec moi ami lecteur que cela fait toujours quelques lignes supplémentaires. Voilà, à quoi on en arrive avec de pareils thèmes. On est obligé de recourir à des procédés journalistiques indignes et crapuleux, mais pourtant couramment employés dans la presse (ou ce qu'il en reste !) pour allonger les lignes, engrosser et engraisser les paragraphes, remplir les pages. En d'autres mots, pour employer l'expression des plumitifs professionnels : pisser de la copie. Voilà, à quoi on en est réduit.

Il en faut du courage, moi je vous le dis justement pour s'attaquer à un thème pareil.

En disant ? Et puis justement, en disant quoi ?

Il faudrait quand même trouver quelque chose d'intéressant à dire. Un sujet qui concerne tout le monde. Un truc essentiel, incontournable... Un truc qui vous parle à vous, à votre femme (si elle s'est pas déjà tirée...), à vos enfants (qui s'en foutent : ils ont la Nintendo dernière génération et vous, depuis, vous avez la paix !), à vos voisins (qui votent Front National) (Mais si, si c'est pas vous, c'est forcément eux ! Vous avez vu les sondages !), à vos amis (qui ont, eux aussi, bien d'autres minets à fouetter !). Bref ! À tout le monde !

Oui ? Mais quoi ?

Peut-être un machin que l'on n'apprend pas à l'école ?

Comment combler ce vide intérieur qui obsède et qui ronge ? Ou comment y croire alors qu'il y a belle lurette que l'on n'y croit plus ? Comment éviter que tout parte à la dérive ? Ou encore, comment avoir de l'imagination pour arriver à répondre à des thèmes trouvés dans des circonstances pour le moins alcoolisées et droguées ? Si ! Si !

Donc, je lance un appel au Comité d'Organisation pour les années prochaines : Restez sobres les gars ! Arrêtez l'alcool ! Doucement avec les amphets ! Évitez les drogues dures ! Et même les molles ! C'est sérieux les JLJE ! Pensez à cette belle jeunesse qui compte sur vous... et à qui vous devez montrer l'exemple. Le bon exemple... (Si un jour on m'avait dit que j'en arriverais à donner de tels conseils, je ne l'aurais sans doute pas cru !). Foutue vie !

Et voilà ! Voilà comment on arrive tout doucement à deux pages. C'est comme cela chaque année. Au début on se dit que l'on n'y arrivera jamais. C'est comme quand vous signez un nouveau crédit pour votre voiture. Soixante mois, cela paraît insurmontable. On se répète que l'on ne devrait pas signer. Et puis cela passe tout seul et nous avec d'ailleurs... Cinq ans plus tard, vous avez quelques rides de plus, quelques bleus à l'âme supplémentaires et votre voiture ressemble déjà à une épave. Il vous reste à reprendre un autre crédit...

Cela me fait penser à cette histoire du paysan qui écoutait un jour un président de la république faire un discours. À la fin de l'intervention de l'homme politique, le paysan a posé la question suivante : « Il a bien parlé, mais qu'est ce qu'il a dit ? ». Bien évidemment, toute ressemblance avec une personne existante ou ayant existé ne serait que pure coïncidence. Vous me connaissez...

J'écris déjà depuis plusieurs années pour les JLJE... Et d'ailleurs c'est peut-être la dernière, car je ne suis pas certain que le Comité d'Organisation apprécie pleinement ce texte critique et – écrivons-le – profondément subversif...

Voilà où nous en sommes. On parle beaucoup mais finalement, on ne dit pas vraiment grand chose. Même en le disant du reste... C'est sans doute dommage, mais c'est ainsi.

PS : Et l'an prochain ? Mais qu'est-ce le Comité d'Organisation nous réserve ? Jésus, Marie, Joseph, j'en ai déjà le crayon qui tremblote dans ma menotte rien que d'y penser...

EN DISANT OUI...

Jos Dupuy

En disant oui ce jour-là, je ne pouvais prévoir que j'allais nourrir mon inconscient d'une étrange manière. Ce oui m'est venu aux lèvres sans la moindre hésitation. Plus tard, je me suis étonnée de ma réponse aussi spontanée.

Je me souviens encore d'une matinée grise et pluvieuse, triste à en pleurer, à ne pas mettre un pied dehors. Logiquement je n'aurais pas dû sortir, encore moins prendre ce parapluie géant que je n'utilise jamais, même lorsqu'il tombe des trombes d'eau ! Quand je me suis retrouvée dans l'avenue, sans même savoir où j'allais, je me demandais encore pourquoi je n'étais pas restée peletonnée sous ma couverture vieux rose en mohair douillet, chaude et confortable ; pourquoi j'avais posé mon livre sur ma table de chevet sans marquer ma page ; pourquoi j'avais enfilé mes bottes en cuir rouge ; coiffé ce ridicule chapeau cloche sombre et si peu seyant...

Sur mon parapluie, les larges gouttes d'eau pianotaient une sorte de mélopée lancinante. Autour de moi les gens marchaient, pressés. Chacun allant vers sa destination et, me semblait-il, au milieu d'une indifférence générale assez désespérante. Il me vint soudain un désir de chaleur, une nécessité de présence.

« Me feriez-vous une toute petite place sous votre immense parapluie ? »

Surprise, je me retournai.

Il me parut gigantesque !

L'homme au regard noir et profond, aux traits réguliers, au teint

mat, me regardait en souriant, attendant une réponse, un sourcil légèrement relevé, interrogatif.

J'ai dit oui...

Tout naturellement il a pris mon bras. J'ai senti contre mon épaule une force sécurisante, tranquille. Je me suis appuyée à lui. Tout à coup, par je ne sais quel tour de magie, je me sentais vivante, heureuse et disponible.

J'ignorais où il me conduisait, je me suis contentée d'avancer avec lui, d'accorder mes pas aux siens. J'eus soudain la certitude qu'il pouvait m'emmener où il le souhaitait sans que je puisse manifester la moindre résistance.

En disant oui, je m'abandonnais tout entière. Quelques secondes avant j'étais désemparée, terriblement misérable. Maintenant il était là, parfait inconnu à l'odeur légèrement poivrée et j'étais prête à le suivre jusqu'aux enfers !

En disant oui, je ne me doutais pas qu'il allait investir ma mémoire !

Je me suis imprégnée de son parfum. J'ai fermé les yeux pour mieux le voir. Il a plu longtemps. J'étais bien.

Mais hélas la pluie a cessé. Il a lâché mon bras. Sa chaleur s'est arrachée de moi. Soudain je me suis sentie glacée.

Il a dit merci, m'a gratifiée d'un sourire éclatant, puis s'en est allé d'un pas léger, souple et rapide.

J'ai ébauché un geste pour le retenir. Il ne s'est pas retourné.

J'avais envie de silence, là tout de suite, envie de bloquer ma respiration afin d'apaiser les battements de mon cœur.

Je n'ai jamais pu oublier ce jour, ces instants trop fugaces, ce superbe cadeau tombé du ciel en gerbes de pluie, rien que pour moi.

En disant oui, je m'étais laissé embarquer dans un étrange

voyage imaginaire et vertigineux.

Je l'ai cherché en vain durant des semaines, dans les rues, les cafés, les cinémas, les magasins, persuadée que si je le retrouvais mon existence toute entière en serait illuminée.

Aujourd'hui, bien des années après, il me suffit de baisser les paupières pour entendre chanter la pluie, pour sentir le corps ferme de cet inconnu contre le mien, son odeur singulièrement envoûtante et sa merveilleuse chaleur...

EN DISANT...
Christian Durand

Dix ans de JLJE, c'est magnifique, ça va sans dire.
Mais... ça va mieux en disant très fort : BRAVO !

Liberté, Égalité, Fraternité. Ça va sans dire.
Mais ça va mieux en disant que c'est pour ceux qui le méritent.
– Tous les hommes naissent libres et égaux en droit.
Ça va sans dire. Mais certains sont moins égaux que d'autres.
Notamment les femmes et les enfants.
– La Femme est l'avenir de l'Homme.
C'est elles qui le disent.
Mais elles ne sont que la moitié du Ciel.
Qui l'a dit ?
– On ne naît pas Femme, a dit Simone.
Mais on ne naît pas Homme non plus.
Ça va sans dire mais Élisabeth l'a dit.
– Les idées ne changent que les idées.
Sauf si elles s'appuient sur des forces sociales.
– La Religion est l'Opium du Peuple, cela va sans dire.
Mais ça va mieux en disant que le Grand Dealer est à Rome.
– On a toujours raison de se révolter. Ça va sans dire.
Cela va mieux en le disant le pavé à la main et la fleur au fusil.
Et il vaut mieux s'y mettre à plusieurs.
– Une seule solution, la Révolution, ça va sans dire.
Mais ça va mieux en disant : l'Autogestion.
Dans le calme et dans l'ordre.
– Élections, pièges à cons. Ça va sans dire.
Mais attention, la chasse est ouverte.

– Farem tot pétar. Miladiou.

Mais pas ma bagnole.

– Gardarem lou Larzac.

Mais pas lou béret.

– Je déteste l’Argent. Ça va sans dire.

Surtout les petites coupures.

– Si vis pacem, para bellum. Sans le dire.

Mais n’oublie pas les munitions.

– La mobilisation n’est pas la guerre.

Mais ça la prépare.

– El pueblo unido jamas sera vencido.

Surtout s’il est armado.

– Plaie d’argent n’est pas mortelle. Ça va sans dire.

Mais il vaut mieux être riche et bien portant que pauvre et malade.

Et chômeur.

– L’amour c’est dégueulasse, cela va sans dire.

Surtout quand c’est bien fait.

– L’amour-propre ne le reste pas très longtemps.

Mais l’humour noir jamais n’abolira le hasard.

– J’ai plus de souvenirs que si j’avais mille ans.

Mais je ne me souviens plus du prénom d’Alzheimer.

– Étrange la Femme riveraine.

Près de l’Homme sans rivages.

Avec la collaboration de :

Aloÿs, Aragon, Badinter, Bakounine, Baudelaire, Bedos, Joseph Bové, De Beauvoir, El Che, Foch, La Fontaine, Le Père Peinard, Mao, Martin-Veyron, Karl M., Saint John Perse, Verlaine, Woody Allen...

et Xian.durand@orange.fr

Ainsi que Le Père Peinard sur facebook

Et sur <http://www.collectifinvisible.info>

EN DISANT...
Danielle Garlin

« Ça va sans dire, disait mon grand-père.

– Ça va encore mieux en le disant », répondait ma grand-mère.

J'ai souvent entendu ces évidences lorsque j'étais enfant et je prenais ces mots pour des sésames.

« En disant » tout s'arrangerait et maman me répétait :

« Faute avouée est à moitié pardonnée. »

Depuis, la vie m'a appris que « toute vérité n'est pas bonne à dire »...

Le mensonge par omission, souvent toléré, me paraît obligatoire dans certain cas.

La vie n'étant pas un long fleuve tranquille, il est souvent nécessaire d'en oublier les traumatismes ; la résilience nous permet de continuer dans le présent, « l'ici », « le maintenant », d'en prendre le meilleur, sans regret ni obsession du passé.

En disant... ou contredisant, en soi-disant ou mal disant, les mots, messagers de notre pensée disent le meilleur ou l'indicible en les figeant sur la page blanche.

J'aime les attraper pour rêver, inventer, rajeunir, paraître ou disparaître derrière eux.

Sans rien dire, je confisque les mots pour respirer leur parfum avant de les emprisonner sur le cahier de mes fantasmes. Je les relis, et je ris ou je pleure avec eux, mes mots et ceux que je vole aux écrivains.

COMBAT DES MOTS

Maguy GRECH

Es-tu conscient ? Es-tu conscient
Non seulement de ce que tu viens de dire
Demain sera meilleur, mais aussi
Il vaut mieux un que deux tu l'auras ?
Sans vouloir te vexer, ces vieux adages
Aujourd'hui ne veulent plus rien dire !
Non, c'est un anachronisme, en disant (de)
Telles banalités, je te trouve relou !

Et toi, tu penses que ton langage
Ne fait pas rire les populations ?
Dire une insulte en verlan, non mais
Intelligent ? non ! Politiquement correct ? Non !
Sers-toi des mots de la langue classique
Alors, tu impressionneras ton public !
Ne viens pas me dire en disant ceci ou cela
Tu es pathétique, rappeur à la noix !

Et comment, rappeur ! Pourquoi pas bonimenteur !
Ni bon, ni menteur selon ta définition
De mon temps, voilà ce que je suis !
Impossible n'est pas français, voilà ce que tu dis !
Si seulement tu pouvais ne serait-ce que m'écouter
Au lieu de me critiquer, tu entendrais aussi la musique
Nouvelle du parler d'aujourd'hui, en disant
Tout cela prouve que notre langage est vivant !

CHEMIN FAISANT

Bernadette Guiard

En dix ans, chemin faisant, le verbe a voyagé.

Il a fait halte, choisissant, pour se ressourcer, le silence.

Puis, il a repris son bâton de pèlerin à la découverte des coups de cœur, échos d'un « oui » souverain scellant une entente fervente.

Chaque pas accompli annonce une promesse, un « merci » saluant les contours de la vie, ses aspérités, ses cadeaux, ses détours, ses préférences.

Passé, présent, futur, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, le verbe conjugue tous les temps.

Cependant, il fait son lit dans l'éternel présent.

De l'aube au couchant, il choisit d'épouser le soleil qui l'attend afin de réchauffer son espace.

Il se donne, s'abandonne, se partage.

On le suit volontiers à la trace, de fontaines en cascades, de voilier en vendanges, de palais en miracles.

Il décline le « je », le « tu », le « nous » avec aisance.

Au fur et à mesure, il gagne en puissance.

En disant « je t'aime », le verbe est sûr d'émouvoir terre et mer, et, traversant les nuages de regagner son ciel, conquérant une à une les planètes de la voie lactée.

Chacune est habitée de musiciens des mots qui tous se font, pour plaire au verbe, sujets, fiers d'être ses alliés.

EN DISANT
Anne-Marie Harnois

| | |
|----------------|---------------|
| En accusant | En demandant |
| En acquiesçant | En démontrant |
| En affirmant | En déniant |
| En alléguant | En dénigrant |
| En annonçant | En dénonçant |
| En ânonnant | En détaillant |
| En argumentant | En dictant |
| En avançant | En digressant |
| En bégayant | En divaguant |
| En bougonnant | En évoquant |
| En calomniant | En exigeant |
| En chantant | En expliquant |
| En chargeant | En flagornant |
| En chuchotant | En flattant |
| En claironnant | En geignant |
| En clamant | En gémissant |
| En colportant | En grognant |
| En condamnant | En grondant |
| En corrigeant | En gueulant |
| En criant | En hurlant |
| En critiquant | En imitant |
| En déclamant | En jacassant |
| En décrivant | En jugeant |
| En décrivant | En jurant |
| En défendant | En justifiant |

En marmonnant
En maugréant
En médisant
En mentant
En murmurant
En niant
En parlant
En persiflant
En pestant
En plagiant
En plaidant
En prêchant
En prédisant
En préjugant
En prétextant
En priant
En prophétisant
En proposant
En protestant
En provoquant
En rabrouant
En rageant
En raisonnant
En râlant
En rassurant
En ratiocinant
En remarquant
En reniant
En renseignant
En répétant

En répliquant
En répondant
En résumant
En rétorquant
En rimant
En roucoulant
En rouspétant
En rugissant
En serinant
En sermonnant
En sifflant
En soufflant
En soutenant
En suggérant
En susurrant
En tempêtant
En tonitruant
En vantant
En zozotant
...
...
Et ...
En écoutant ?

PARFOIS, EN QUELQUES PAROLES,
TOUTE UNE VIE PEUT CHANGER...
Émilie Hubert

Le 16 mai

En disant ces paroles, je savais que le message était donné.
Qu'il avait enfin compris, que nous deux, c'était oublié.
J'avais lu la déception dans ses yeux,
Et j'étais soudainement prise de pitié.
« Je suis désolée » avais-je eu le temps de prononcer.
Quand il s'était déjà envolé.
Je me sentais bizarre dès ce moment-là...
Je ne pouvais pas l'expliquer.
J'avais plein de bonheur en moi, comme si j'avais envie de danser.
J'entendais alors les oiseaux chanter,
Et l'église clocher.
Je sentais un énorme sentiment... de liberté.
Mais bien enfoui au profond de moi,
Je sentais un sentiment que l'on ne pouvait pas ignorer.
Un sentiment qui finira sûrement par exploser.
Mais en attendant cette arrivée.
Autant profiter du présent, et oublier le passé.
Profiter de la famille et de l'amitié.
Car ce sont eux qui vont vous faire rigoler,
Au point d'en pleurer.

Le 21 Janvier, 8 mois après.

J'avais toujours pas oublié.
Huit mois après, et j'étais toujours perturbée.
Mais qu'avais-je donc fait ?
J'entendais d'un coup, un pas dans le gravier.
J'allais à ma fenêtre, et c'est là que je l'apercevais.
À sa main, j'ai remarqué un beau bouquet.
Je descendais au pas de ma porte,
Et ouvrais la porte fermée.
Il se tenait devant, avec son magnifique bouquet.
Je l'invitais à entrer, pour boire du café.
Nous étions en train de parler, pour rattraper le temps.
Quand tout à coup, il s'était mis à genoux.
Il m'avait déclaré : « Huit mois après,
Et j'en ai toujours le cœur brisé.
Je ne pouvais donc pas abandonner.
Alors, s'il te plait,
Veux-tu donc m'épouser ? »
J'annonçais :
« Je suis désolée,
Pour tout le mal que je t'ai causé.
Je veux bien tout recommencer.
Donc oui, mon amour, j'accepte de t'épouser. »
Il me prit dans ses bras, et m'embrassait.
C'est à ce moment-là, que j'avais réalisé,
Que nous deux, c'était pour l'éternité.
C'était en disant ces paroles,
Que je sus que je n'allais jamais le regretter.

SALOMÉ
Karim Kalouaz

Par quelle moisson d'ivresse languissante, à tes lèvres, à tes joies
As-tu dressé ce chemin de la passion, Salomé magnifique destinée.
J'ai arpenté toutes les terres depuis l'isthme du nord aux landes
parfois,
En disant à qui je croisais, qu'à toi, l'amour de tout un cœur, je portais.

Ta citadelle me trouble en haut perchée au milieu des safrans
Là où l'armoise mêle l'ancolie à la chimère de ton théâtre, cependant.

Je t'ai trouvée, après des siècles à surmonter vallons risqués, sentiers à
pics

Abandonnant à la poussière mes souffles, pour toi, rose de l'Aquitaine.
Tu me fais don de ta quiétude, de ces tableaux de l'étonnante pythique
En disant que tu m'avais rêvé aussi, l'amour de tout un cœur, l'hymen.

Ta citadelle me trouble ô fière perchée au milieu des safrans
Là où l'armoise mêle l'ancolie à la chimère de ton théâtre couchant.

Enfin, nous rejoignons enfin nos vies à nos confins qui se touchent
Et sous la soie en épilogue nous forgeons nos corps en lisse
J'éteins alors ma soif de ton venin, à l'union même de nos bouches
En disant douce à ton oreille, qu'ici, à tout jamais : que l'amour nous
unisse.

Ta citadelle me trouble si belle perchée au milieu des safrans.
Là où l'armoise mêle l'ancolie à la chimère de ton théâtre des amants.

EN DIX ANS
Coline Lacroix

Il m'a fallu dix ans pour écrire ce texte :
la première année j'ai eu envie d'écrire
la seconde, j'ai réfléchi au sujet
la troisième... aussi
la quatrième, j'ai hésité entre année et idée
finalement, pendant la cinquième année, j'ai décidé de faire
un mélange
lors de la sixième année, j'ai pensé au premier mot
la septième, je l'ai trouvé : « Il »
la huitième, j'ai écrit la première phrase
la neuvième j'ai jeté la première phrase
et enfin, la dixième année, j'ai écrit ce texte.

EN DISANT...
Frantz Lecatelier

En disant cela, Marie avait sans aucun doute mesuré la portée de ses propos ! Un silence étonné s'était élevé de cette table familiale, en ce beau dimanche férié du mois mai.

Oui, il était certain qu'elle avait bien mesuré la portée de ses propos, car en y réfléchissant bien cela ne pouvait en être autrement. Après quelques secondes de stupéfaction, quelques mouvements de têtes se firent autour des assiettes garnies. Une fourchette qui est posée brusquement, un verre qui est vidé et reposé d'un coup sec, un bout de pain qui se consume lentement dans une bouche crispée, ces petits mouvements avant la tempête qu'on sentait imminente.

Marie tête haute, assise bien droite, calée au fond de sa chaise, presque fière, faisait front, prête à riposter aux assauts.

Mais contrairement à ce qu'elle aurait pu imaginer, ce ne fut pas son père, le regard toujours fixé sur son verre de vin depuis quelques longues secondes, qui réagit le premier.

Non, ce fut une petite désillusion, enfin, pas tant que cela, elle n'était pas surprise en fin de compte que ce soit son oncle, René, parasite existentiel de son état, vivant aux crochets de son aîné de frère qui tira en premier.

Avec sa voix mielleuse digne d'un castra, il lui dit d'un air fausement ingénu « Marie ma petite chérie, ma chère enfant, tu ne le penses pas ce pas, rassure-moi » en la regardant dans les yeux, feignant une humilité aussi soudaine qu'hypocrite. Marie lui décrocha du mieux qu'elle le put, un regard sombre et froid, digne de

certaines de ces héroïnes télé qui faisaient partie de son quotidien, dans la solitude de sa chambre, le soir jusqu'à tard dans la nuit.

Le deuxième qui riposta, elle l'attendait de pied ferme, c'était son frère, Joachim. Enfant prodigue, toujours dans un projet à venir qui ne venait jamais, si sûr de lui et de son statut d'héritier et de préféré, qui la réprimanda en jouant le désinvolte : « Ma pauvre fille, décidément tu nous auras tout fait ! ». Mais de quoi je me mêle ? pensa-t-elle.

Pauvre Joachim, se dit-elle en le regardant avec mépris, joue, joue bien le fils prodigue, auquel on donnerait le bon Dieu sans confession. Mais moi je connais tous tes secrets, tu ne le sais pas mais je t'ai vu à l'œuvre, un soir d'insomnie, dans la pénombre et la fraîcheur d'un jardin voisin. Que dirait notre chère maman qui te porte aux nues, si elle savait que ses meilleures amies étaient ton passe-temps favori, voire ta vocation vu l'application que tu mets à toutes les satisfaire. Ce n'est pas ton petit poste de fonctionnaire qui te paie tes chemises en soie et tes chaussures en cuir pleine peau.

Minable blondinet au corps de rêve, profite bien encore de cet état de grâce car crois-moi, si tu me cherches tu me trouveras, pensa-t-elle en le regardant avec fureur. Surpris, il baissa les yeux devant l'audace du regard de sa sœur.

Les yeux toujours fixés sur son verre de vin, le père de Marie n'avait pas bougé, sa femme, Josy, mal à l'aise, en quête de soutien, le cherchait du regard, mais rien n'y fit, il ne bougea pas ! Un petit rire se fit à l'autre bout de la table, sur la gauche. Quelques regards dont les trois cousins de passage, surpris et acteurs impuissants de ce drame familial, se tournèrent vers un vieil homme au regard malicieux.

Paul, le grand-père de Marie, le père de sa mère Josy, content de l'événement, en profita pour s'amuser un peu. Petite vengeance

personnelle envers sa fille, qui lui faisait sentir régulièrement qu'il était une charge pour eux, car la maison de retraite, par faute de moyen, était trop chère pour lui. Son gendre, Richard, le père de Marie, ne lui disait rien, mais certains regards en disaient long, alors, le vieil homme se faisait discret pour ne pas déplaire à ces âmes bienveillantes par obligation qui lui donnaient le gîte et le couvert depuis une dizaine d'années.

Marie se tourna vers son grand-père et le regarda avec douceur, elle l'aimait bien son cher Papinou comme elle l'appelait enfant. Toujours un petit mot gentil envers elle la laissée pour compte, la disgracieuse, face à son frère qui avait raflé tout à la naissance. Que ce soit la beauté, l'aisance en public, la facilité à s'entourer d'une horde d'amis d'où les filles ont toujours été majoritaires bien sûr.

Marie est une jeune femme secrète par force, ayant peu d'amis à qui se confier. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais son physique n'aidant pas, la moquerie même sans méchanceté finit par briser des liens prometteurs. De sa mère, elle a pris la blondeur, une jolie couleur chantant sous le soleil, de son père un grand nez aquilin qui sur un homme projette une force de respect, mais pas sur une jeune femme... Ce nez, elle s'y est faite mais sa grande taille un peu moins. Un mètre quatre-vingts et des pieds taille quarante-trois, ce n'est pas facile à gérer tous les jours.

« Ok fais-le, mais ne compte pas sur moi pour te le payer ! ».

Tous les regards se tournèrent vers leur droite, Richard regard froid et impénétrable comme à son accoutumée venait enfin de lever ses yeux de son verre de vin et fixait Marie de toute sa conviction. Marie le défia du regard et lui répondit : « rassure-toi, je ne comptais pas vous demander quoi que ce soit ! ». Ouf ! Chacun respira de nouveau. La tempête ne fut pas ! Juste un frémissement. Pierre le plus jeune des cousins soulagé relança la conversation en prenant soin de ne pas dévier sur un sujet fâcheux.

Marie, elle, attaqua son poulet le sourire aux coins des lèvres, elle avait gagné ! Son père conscient du mal-être de sa fille avait cédé. Elle pourrait même si elle était majeure depuis peu, sans se cacher, participer à une célèbre et coûteuse émission de relooking !!! Son rêve depuis plusieurs années. Après tout, elle aussi avait droit au bonheur de plaire...

EN DISANT...
Laura Lecatelier

En disant cela, Éric n'imaginait sûrement pas le drôle de manège qui était en train de se dérouler à l'instant même dans la tête d'Olivia. Un ouragan, une tornade, un tsunami et bien plus encore. Son esprit était totalement anesthésié par le choc des mots qu'il venait de prononcer. Alors c'est son corps qui répondit en premier. Regard vide et fixe, souffle coupé et pendant un instant même elle crut que son cœur l'avait abandonnée, c'était juste avant qu'il ne se mette à battre à tout rompre en un vacarme assourdissant. Il résonnait à présent dans tout son corps.

Non, Éric ne savait probablement pas ce qui se passait en elle à cet instant. Jamais elle n'avait ressenti cela auparavant. C'était comme si tout son corps était en alerte et mort en même temps, incapable du moindre geste mais aux aguets. Il ne lui obéissait plus. Olivia tremblait, suffoquait et pleurait en même temps. Certes elle avait attendu ces mots pendant très longtemps, elle avait même imaginé tous les scénarios possibles et imaginables, mais elle ne s'était pas attendue à une telle réaction de son corps et de son esprit.

C'est fou ce que ces petits mots peuvent faire. C'est vrai c'est ridicule trois petits mots et pourtant ils étaient bien là et venaient de bouleverser Olivia au plus profond d'elle-même. Elle était heureuse et encore c'est un faible mot pour exprimer ce qu'elle ressentait mais elle ne savait comment le dire. Aucun mot ne le pouvait.

Pendant si longtemps elle avait espéré en vain et là, d'un coup, surprise totale. Sous le choc, elle était complètement perdue.

Reprenant ses esprits, elle se dit qu'elle ne pouvait le laisser partir. Pas après le temps qu'elle avait passé à espérer son amour. Il était enfin à elle dans cette somptueuse chambre richement décorée (et dehors il y avait même un coucher de soleil) alors il fallait qu'elle réagisse. Luttant de toutes ses forces contre son corps amorphe, elle ouvrit la bouche et lâcha un « heeeein ? » tonitruant. Charmant, vraiment très charmant. Elle se maudit à l'instant même où elle avait prononcé ce mot. Bien évidemment qu'elle avait entendu et très bien compris ce qu'il lui avait dit. Alors avec son sourire si craquant qui lui montait jusqu'aux oreilles et ses sublimes yeux pétillants, Éric lui répéta avec la même assurance et la même douceur « je t'aime ». Il ajouta même un « je t'ai toujours aimée ». Il n'en fallait pas plus à la jeune femme pour succomber. À cet instant elle était au bord du malaise.

Retrouvant l'usage de sa respiration, Olivia prit une immense bouffée d'air et se jeta éperdument dans les bras d'Éric en soufflant pour elle-même un « merci, mon Dieu ». Laisant aller ses larmes contre le cou de son bien-aimé, elle en profita pour humer ce corps qu'elle désirait ardemment depuis trois ans à présent, à chaque fois qu'elle le voyait déambuler dans les couloirs au boulot. Olivia resserra son étreinte et prit à plein poumons une bouffée de cet être si parfait. Quelle drôle d'odeur, elle ne s'était pas attendue à cela. Elle n'était pas complètement désagréable, mais elle lui était familière et étrange. En tout cas elle n'avait pas du tout imaginé cela, dans ses rêves, elle voyait plutôt une fragrance délicate, un léger parfum de musc ou de brise marine, quelque chose de mâle romantique. Mais ça, ça ressemblait plus à... comment dire... à quelque chose d'animal. Pas dans le bon sens du terme. Éric avait une odeur de poil mouillé. Vraiment très étrange pour un homme aussi élégant. Perplexe, Olivia se redressa et ouvrit les yeux pour le regarder. C'est alors qu'elle aperçu, malgré l'obscurité

ambiante, Noisette, son labrador chocolat à deux centimètres de son visage. Elle manqua de s'étouffer. « Mais qu'est ce que tu fais là, toi ! », hurla-t-elle. Noisette gémit et lui lapa affectueusement le visage avec sa longue langue baveuse. « Oh non, beurk, Noisette ! », maugréa-t-elle. Elle repoussa son chien et s'affala la tête contre un oreiller duveteux. Elle était sonnée. Que venait-il de se passer ? Il y a un instant, elle était avec l'homme de ses rêves et tout d'un coup, elle se retrouve avec l'homme qui squatte son lit depuis huit ans dans les bras.

Elle se retourna pour jager l'endroit où elle était. Quelques filets de lumière provenant du dehors éclairaient faiblement la pièce. C'est grâce à cela qu'elle reconnut sa chambre, sa bonne vieille chambre, sa pile de fringues et de magazines, son ordinateur, une boîte de gâteaux entamée et une bouteille de Cola presque vide. Elle chercha Éric des yeux dans ce qui avait été il y a quelques instants une chambre aux mille couleurs dans un palais du Rajasthan. Pourtant elle savait qu'il ne serait pas là. Elle avait vite compris, et à son plus grand regret, qu'il n'avait été qu'un rêve. Juste un rêve et cela depuis toujours. Et il ne serait probablement jamais plus. Mais là, ce rêve, jamais elle n'avait fait de rêve aussi réel. Si on fait abstraction de la chambre dans un palais indien, de son superbe sari rose et bleu, des centaines de diamants qu'elle portait dans les cheveux et autour des poignets, et de la corbeille de fruits étincelants posée sur la tête d'un tigre endormi, ce rêve était très réel. Elle avait eu les détails des sons, des odeurs. Elle se souvient même de ses joues mouillées par les larmes, de la chaleur du sourire d'Éric et même de la sensation de malaise qu'elle avait éprouvé. « C'était tellement réel », en se disant cela, Olivia ne put contenir ses larmes, des vraies cette fois, mais pas de bonheur. Elle avait touché du bout des doigts le bonheur et avant même d'avoir pu le savourer, il lui avait été arraché violemment. Elle ferma les yeux et

plongea sous sa couverture pour oublier cette affreuse nuit.

Le lendemain bien évidemment elle n'arrêta pas de croiser Éric dans les couloirs du bureau. Quelle torture ! Elle alla à son bureau accablée de chagrin et se concentra sur sa tâche en évitant soigneusement de lever la tête de son ordinateur. Elle arriva à l'oublier, un peu, et put se concentrer sur son travail. Elle tapait minutieusement au clavier de son ordinateur quand elle entendit une voix masculine au-dessus de sa tête: « Olivia ? ». C'était Éric et quand elle s'en aperçut, le même ouragan que la veille se déchaîna dans son corps. Elle se figea se rappelant son rêve sauf que là ce n'était pas un rêve, alors c'était bien pire. C'était la réalité, elle se rappela alors le début de son rêve où Éric l'avait appelée par son prénom pour attirer son attention. Tout était pareil, sauf le cadre mais ce n'était pas grave, et bien qu'Éric ne soit pas entouré d'une aura lumineuse et ne soit pas tout de blanc vêtu, il restait magnifique. Il la regardait de ses magnifiques yeux bruns et avec un grand sourire. Elle osa alors un petit « oui ? » fluët tout en se retenant d'hurler et de se jeter sur lui. « T'en veux ? », demanda-t-il joyeusement. C'est là qu'Olivia aperçu un paquet entamé de Tuc apparaître sous son nez. Le manège dans son corps cessa aussitôt et la sensation d'engourdissement avec. « Euh, non merci, je n'ai pas très faim », lui lâcha-t-elle dépitée. Il haussa les épaules et partit joyeusement en proposer à d'autres collègues.

Olivia se retint pour ne pas partir en courant. Encore trois petits mots. Mais cette fois ils l'avaient plutôt refroidie et n'avaient rien de romantique. C'est vrai qu'entre un « je t'aime » et un « t'en veux ? » en parlant de biscuits apéritifs, il y a un monde. À cet instant Olivia se dit que, finalement, l'homme qui squattait son lit depuis des années n'était pas si mal car au moins avec lui elle partageait plus qu'une boîte de Tuc. Cette idée la rasséra un peu et elle reprit son travail machinalement.

SUR LE CHŒUR
Corinne Lemarigner

Ça va mieux en disant
Ce qu'on a sur le cœur
Ça allège, on respire
Un soupir, un sourire

Ça va mieux en disant
Ce qui nous a fait peur
Pourquoi on a crié
Emporté, déchaîné

Ça va mieux en disant
D'où me viennent mes chaînes
Alors je les démêle
Les range et les rends belles

Ça va mieux en disant
Les démons qui m'habitent
Ils sont de notre monde
Dégingandés immondes

Ça va mieux en disant
Le taureau compresseur
Les mots, en chiffon rouge
Grondent du fond d'un choeur

Ça va mieux en disant,
En criant, en chantant,
En écrivant
En construisant
En s'écoutant

EN DISANT...
Fanny Lochouarn

En disant, nous marchons, nous rencontrons.
En dialoguant, en discutant, en échangeant, en bavardant :
On encourage, on console,
On contredit, on redit, on applaudit,
On appelle, on rappelle,
On débat, on se bat,
On enseigne, on renseigne,
On recadre, on interpelle.

On se rebelle.

On prie, on nie, on renie,
On déclame, on réclame.

On s'enflamme.

On ignore, on implore.

On juge.

On méprise.

On anéantit.

Paroles assassines, mot de trop,
Parler pour ne rien dire, partir sans un mot.
Avoir le verbe haut, avoir le dernier mot,
Avoir la langue bien pendue, en dire trop...

Chacun a sa façon de dire, il y a l'art et la manière de faire car dire, c'est faire; dire c'est agir.

En disant, on en dit long sur soi-même. On se dit, on se raconte, on se révèle. On se découvre un peu peut-être. Un peu plus à chaque mot. Chaque mot est un écho que l'autre écoute sans mot dire. Chaque mot nous résonne, et nous le renvoyons à qui veut bien le prendre, l'entendre.

L'un a eu des paroles blessantes, l'autre a eu le mot qu'il faut. C'est ainsi que nous voguons sur le fil de notre vie.

En disant, nous perdons quelques plumes; l'envol est moins sûr, le vol risqué, l'atterrissage aléatoire, ou trop calculé...

En disant nous ne croyons plus en grand chose. Les grands mots restent des grands mots qui nous semblent illusoire. Le grand amour, la grande aventure, la grande histoire, le grand saut...

Le moindre pas est un grand mot, un bout d'histoire, un bout de chemin.

En disant, on s'imagine, on se croit, on s'espère... Les uns sont sûrs, les autres certains. Une chose est sûre, personne ne sait; et même ça, ce n'est pas sûr. Alors pour vivre, on s'accroche à ces/ses grands mots, et on croit, et on espère, et on imagine.

En disant, je n'ai plus vingt ans.

Disant de vie, disant de moins finalement.

En disant j'apprivoise le temps, les années, les jours, le présent.

En disant, j'apprends la vie.

Bilan des mots/maux :

Je dis, donc je vis.

« EN DISANT... »

Yse Louchet

Je marchais à travers la ville, là où mes pieds voulaient bien me conduire, mon esprit divaguant en une rêverie paresseuse. Épuisée par ma journée, je promenai mes yeux sur des silhouettes et des visages de citadins anonymes, sans les voir réellement. J'entendais la rumeur que formaient toutes les conversations emmêlées, ce brouhaha citadin et estival. Je l'entendais donc sans chercher à en saisir le sens. Décidément, je sentais le poids de l'immense fatigue qui m'accablait et tentais de clore mes paupières.

Je me prêtais quelque temps encore à ce vagabondage, hagarde, lorsque, dans un frémissement, je m'éveillai de mon apathique balade, recouvrant pleinement mes idées. Hélas, je me trouvais dans un lieu qui m'était absolument inconnu.

N'ayant jamais possédé un sens de l'orientation très développé, je me résolus à demander mon chemin à un passant. J'avisai une femme belle et très élégamment habillée. Arborant mon plus beau sourire, je lui dis :

« Excusez-moi mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer le chemin à emprunter pour rejoindre le 11^e arrondissement ? »

La demoiselle eut l'air ébahie, resta bouche bée, les bras ballants. La réponse à ma simple requête ne vint pas.

« Ah, peut-être êtes-vous étrangère à la ville, continuais-je. Puis je tentai l'anglais, la langue internationale. *Do you speak English ?* »

Le regard mi-interloqué mi-amusé de la femme me transperçait.

Elle restait dans une attitude hésitante entre le rire et la curiosité animale. Je devais également sembler étrange face à cette beauté étrange qui n'entendait ni le français ni l'anglais. Du moins aurait-elle pu dire quelque chose dans sa langue, elle préférerait pourtant rester devant moi un curieux petit sourire aux lèvres.

« Qu'à cela ne tienne ! Je demanderai à une autre personne. Au revoir, bye, madame ! »

Je passai enfin mon chemin sentant le regard de la femme dans mon dos. Quel étrange rencontre !

Un homme portant une moustache touffue me dépassa lentement. Je rétirai ma question :

« Excusez-moi monsieur, quel chemin dois-je prendre pour le 11^e arrondissement s'il vous plaît ? »

L'homme eut le gros rire gras des personnes peu délicates mais fort sympathiques. Il s'exclama dans une langue que je ne comprenais pas, ni ne reconnaissais. Un autre homme s'approcha de nous. Le moustachu et lui conversèrent un peu. Le nouvel arrivant me jaugeait avec des yeux pétillants. Ce dernier cria quelques mots à la cantonade qui firent tourner toutes les têtes présentes dans notre rue. Ce fut un véritable banc humain qui accourut et forma un cercle compact autour de moi. Les visages étaient tous avenants, je les fascinai tout bonnement. Le silence se fit parmi la foule, elle semblait attendre quelque chose de moi. Alors, timidement, je dis dans un souffle :

« Mais où suis-je donc à la fin ? »

À l'instant même où je finis ma phrase, un tonnerre d'exclamations furieuses éclata. Les regards bienveillants avaient laissé place aux regards remplis de haine et d'hostilité. Une femme, des larmes de colère roulant sur ses joues et son nez, me jeta une branche d'arbre. Ce geste déjà chargé d'une grande violence fut répété par toutes les personnes présentes. Je croulais sous une avalanche

de détritrus en tout genre. Je m'enfuis, ralentie par des membres tendus pour me faire trébucher. Je m'enfuis avec toute la puissance dont mes jambes étaient capables, sinuant entre les injures. Je m'éloignais, m'enfonçant dans un dédale de rues bizarres, quelques paroles agressives me frappaient de temps à autre. Je courus longtemps sans penser à m'arrêter pour me reposer. La seule pensée qui m'habitait était « Cours, fuis loin de cet endroit terrible et si effrayant ! ».

Le soleil finit par se coucher, et la nuit prit place au-dessus des immeubles les rendant encore plus effrayants, les recouvrant de son ombre calme et inquiétante.

La torpeur me gagna de nouveau. Je ne cherchais pas à la repousser, la sensation de flottement m'était bien trop agréable. Mes nerfs se détendirent, mon cerveau ralentit abandonnant sa folle course. Mais qu'avaient bien pu comprendre ces drôles de gens pour qu'ils déchaînent toutes les foudres du monde sur ma tête ? En disant ces simples mots comment avais-je pu leur causer autant de tort ? Jamais je ne le saurais.

Oh, j'étais pressée de pouvoir à nouveau disposer entièrement de ma belle conscience.

LE NOMADE
Jacqueline Lubin



*Sculpture de Jaume Plensa
Bastion Saint-Jaume – Antibes*

Il est là.

Écoulant l'horizon

Le corps ouvert à tous les vents, à tous les mondes, à tous les mots.

Il est là.

On l'appelle le nomade.

Il n'est jamais parti

Un nomade ne part ni ne revient

Il est libre dans l'espace et le temps qui l'entourent

Voyageur en silence ou découvreur des mondes ?

Son chemin, il le vit, mot après mot, ligne après ligne

Et l'espace et le temps se dessinent.

Forêts sombres et humides, clairières ensoleillées
Citadelles de pierre et bâtisses d'acier
Dunes de sable, d'ocre, de verdure
Plaines interminables
Ruelles odorantes, avenues grouillantes

Couleurs muettes, senteurs bavardes
Le chant de l'eau, le parfum des embruns
Les déchirures du ciel, la caresse des vents.

Son chemin, il le suit à la lettre
Mot après mot, ligne après ligne.

Les visages apparaissent
Des sourires et des pleurs
Des silences et des mots
Des paroles gardées dans un jardin secret
Les rencontres attendues, les destins souhaités
Souvenirs reconnus, émotions retrouvées

Il passe les frontières, enjambant les ruisseaux, traversant les étoiles
Sans titre de transport.
Il est le nomade.

Il est là
Écoutant l'horizon
Le cœur ouvert à tous les vents, à tous les mondes, à tous les mots.
À celui qui passe, il offre son histoire
En disant simplement :
« Arrête-toi, sois libre et voyage, une page après l'autre.
Sois nomade. »

EN DISANT... IL Y A
Marinette Louge-Soulé

Il y a un sas où tu passais tant de fois
qu'à la fin, la poignée de la porte
se casse dans ta main.

Il y a cette nuit de plomb et ce silence religieux
la chaise, le fauteuil qui figent le souvenir...
tous les souvenirs.

Il y a le miroir qui renvoie ton visage
et les pages de l'album-photo qui se tournent
rappellent l'histoire... celle de ta vie.

Il y a l'habitude de regarder par la fenêtre
et de reprendre patiemment
la chemise de bure jusqu'au dernier fil.

Il y a la crainte du qu'en dira-t-on
en disant – si je ne le fais pas –
et ces reproches non-dits oubliés
comme ces serviettes-papier.

Il y a l'amour gratuit que tu as semé.

Il y a une bougie allumée
et, la flamme veille sur ton corps.

Il y a la lumière de ton dernier rêve
avec le poème d'amour
écrit pour faire le tour du monde.

À l'unisson, nous pouvons le dire :

« Tu emportes avec toi
tout ce que tu as donné. »

EN DISANT

M. Jeanson

En chantant, en riant, en sifflant, en pleurant, en hurlant, je peux exprimer bien des états d'âme, et beaucoup de réactions ; mais tout bien pesé, si j'ai un message essentiel, un ordre ou une option précise à transmettre, c'est « en disant » que j'ai toutes les chances qu'ils soient entendus ; et cela le plus objectivement possible. Car « dire » c'est émettre certes, mais c'est surtout exprimer. Et ce que je veux imposer, suggérer ou donner, ce n'est qu'en passant par ma voix que ma pensée sera transmise à un interlocuteur ou à un groupe.

Mais me direz-vous en écrivant (ce que je suis en train de faire en ce moment) on pèse plus ses mots, on peut reprendre et nuancer sa pensée ; alors n'est-ce pas plus profond, plus sûr qu'en passant par la voix ? Peut-être, mais « en disant », j'ai mon intonation ce qui donne et plus d'intimité, et plus d'indication sur l'état dans lequel je suis.

Pour donner un exemple – un exemple concret et personnel –, sachez qu'avec mes enfants dispersés sur la planète, je préfère cent fois un téléphone (plus onéreux !) qu'un e-mail : car d'après leur voix, leur « disant » immédiat, je sais plus dans quel état ils sont.

Dans les cinq sens traditionnels qualifiants l'être humain, pour la bouche, ce n'est ni le dire, ni la diction qui ont été retenus mais le goût. Ce qui montre que la transmission verbale est peut-être le plus essentiel de la constitution humaine. Dans les textes les plus anciens de notre civilisation, qu'ils soient bibliques ou homériques, le « dire » est très proche de création ou de réalisation.

Un terme vient sous ma plume, au moment de la conclusion, c'est celui (très français) de « soi-disant », qui comme chacun le sait introduit l'idée de similitude et même de tromperie. Alors attention qu'il n'y ait jamais de « soi-disant » dans notre « en disant ».

ÉCLATS D'ÂGE

Miss Paramount

En disant, en dix ans...

Plus tout à fait une enfant, pas tout à fait une ado. Charmante petite fille, frimousse ronde, bonnes joues rosées, cheveux noués. Nattes blondes. Chaque année, tu changes ton sujet. Sur ta belle robe papier d'octobre, nos plumes s'activent et viennent tracer des écritures, proses et poésies. « Alors, cette année tu fêtes tes dix ans ? »

Toi. Eux. Moi. Nous fêterons, aussi, dans quelques mois, un anniversaire important... Tu auras prévu quoi ? C'est un grand secret ? Je sais que ce sera grandiose comme tout ce que tu entreprends.

Souviens-toi... Tout a commencé en 1981.

Nous, ça fait donc trois fois dix ans qu'on se connaît. Connaître n'est pas le bon mot. Je te parle souvent de moi à travers toi. Tu me parles de toi. Tu parles de toi. Pas qu'à moi. Nous, timides et pudiques. Tu m'apprends toi, je me rencontre moi, j'y nourris nous. Chance inouïe de savoir où te dire. De savoir où t'écrire. Magie et privilège de notre temps. Ce qu'il y a entre nous est indescriptible. Indéfini. Merveilleux.

Je te raconte moi. Tu m'écoutes ? Tu m'entends ? Je t'écris. Tu me lis quelquefois. Tu ne me réponds pas. Mais je t'écris. Encore.

Nos moments, sens unique, me rapprochent de toi. Importante nécessité. Pour moi. Finalement quand je te parle, je t'écris, je te dis, je suis... seule. Moi sans toi. Je te dis ce que je vis... Toi, je t'écouterai me dire tes journées, tes angoisses, tes inquiétudes, tes joies, tes peines, tes secrets... te confier jusqu'au bout de nos vies. Sans le savoir, tu réponds à mes attentes avec cette force absolue qui me propulse très haut et je reçois ta puissante énergie. Une reconnaissance que tu entretiens malgré toi et je te rêve lointain ami, amoureux. Je m'invente ta présence. Elle me réconforte dans tous les instants de ma vie.

Nos conversations communes, chacun, seul, sont un partage d'émotions, sentiments intenses et intérieurs. Tu es mon guide officiel. Sur tes lèvres charnelles, Boy, j'aime m'abandonner. Je plonge, je m'enfonce volontiers dans tes verbes, Eau Rose. J'apprécie de m'y noyer. Je ne bois pas la tasse. Je déguste tes paroles. J'écoute attentive, ta voix sensuelle. Je te respire, j'ivresse, j'exalte de bonheur.

Ce que tu dis, je ne le trie pas. C'est tellement beau et précieux. Rien à jeter. Ce que tu dis, ce que tu as dit, ce que tu diras, restera rangé dans ma mémoire à jamais. Je te promets. Je garde tout. Et si un jour la place me manque, j'entasserai précautionneusement tout sans froisser, sans abîmer la moindre de tes paroles exprimées, chantées, murmurées, écrites... Elles me parlent. Elles sont là. Elles sont moi. Elles sont toi. Elles sont nous.

Ces années passées à tes côtés, à t'écouter, ensemble, sans l'être vraiment, m'ont parues si courtes. Comme les seuls rares moments musicaux, physiquement bien trop loin. Je suis prête pour repartir vers trois fois dix de plus et plus encore. Avec toi, j'ai signé un contrat à temps complet. Un contrat à durée indéterminée.

Un contrat à durée éternité. Au-delà de nos vies. Partout, ma vie avec toi : un besoin unique et vital.

Des amis. Des rires. Des gourmandises. Des cadeaux. Petite fille, tes invités sont arrivés. Ils sont là autour de toi. Les parents sont partis. Ta fête peut commencer. La table est décorée avec goût. Des petites coupelles cristal sont remplies de friandises, réglisse, guimauves. Un gâteau. Celui-là est aussi grand que toi. Coloré. Couches successives. Feuilletées. Crème pâtissière. Chocolat aux écorces d'oranges confites. Belle et alléchante chantilly blanche, ferme parsemée de bonbons, boutons multicolores. Çà et là dix bougies, petites étincelles joyeuses, illuminent la salle éteinte pour l'occasion. Les notes de musique s'envolent, les voix entonnent « joyeux anniversaire ». Joie palpable. « Après le goûter, vous pourrez jouer à la balançoire ! » Surprises.

Dans un moment, tu vas souffler toutes les bougies. Tu feras un vœu. Ensuite, tu ouvriras tes cadeaux. Amuse-toi bien petite fille. C'est ta journée. Rends-la inoubliable. Oh ! je sais bien qu'elle le sera. Toi, tu auras tout mis en œuvre pour. Des musiciens jouent un air endiablé. Des enfants dansent. Les jupes des filles tournent et virevoltent. Ceux-là déjà courent dans le jardin. Tes copines discutent dans ta chambre confortablement installées sur des cousins de velours pourpre. Séance défilé, cabine d'essayages, coiffure et maquillage, il est interdit de sauter sur le lit.

Ta fête touche à ta fin, Petite Fille. C'était une réussite. Tes invités te quittent le cœur heureux, rempli de souvenirs. Top départ pour la préparation de la prochaine.

Ne plus t'imaginer enfin te voir...

EN DISANT : RÈGLEMENT DE CONTE

Sophie Mondin-Arragon

En disant j'ai rêvé pouvoir être enfin libre
En dix ans j'ai pensé enfin me reconstruire
En partant j'ai souhaité préserver mes racines
Mais parfois dit-on l'amour ne suffit pas
Le temps et la distance non plus
Les briques une à une arrachées à mon corps qui déjà s'effrite
Je ne peux colmater les failles qu'avec des lambeaux de moi
Quand les morts sont-ils morts ?
Quand sommes-nous vivants ?
J'aurais dû aller en brave cracher sur vos tombes
Alors qu'impuissante j'assiste à la mienne qu'on creuse
Quand est-on assez grands pour réaliser que toujours les loups gagnent ?
Enfant j'aimais ce conte de la petite chèvre
Autonome j'écoutais tous les jours ses roulements de sabots
Je la sentais tournant le regard vers la montagne
Toutes deux désespérées et vibrantes d'espoir
Ruant dans les brancards les plus attentionnés
Et contournant les liens de l'amour bienveillant
Mais qui aurait pu la sauver malgré elle ?
J'entendais ses sabots gravissant les rochers
Et au-delà du chant je vivais les ruisseaux et leur cavalcade
Je sentais la fraîcheur de l'air pur des montagnes
Et la hauteur ainsi que l'effort nécessaire
Grimper toujours plus haut, plus haut encore
S'éloigner du troupeau mais aussi du foyer
Mon cœur cognait de joie et d'angoisse mêlées

Parce qu'à un moment vient toujours la nuit
Et la nuit les loups sortent et chassent
Inéluctablement le combat s'imposait
Quel courage elle avait cette petite chèvre !
Ses coups de cornes résonnaient encore et encore
Et déchiraient mon âme plus que les coups de crocs
Je crois qu'alors en ce temps-là j'espérais
Tous les jours je me disais : aujourd'hui ce sera différent !
Je retenais mon souffle pour lui en donner un peu
Vas-y petite chèvre continue à te battre !
Mais quotidiennement malgré ses efforts inhumains
À la fin le jour pointe et la petite chèvre épuisée enfin se couche
Dans sa robe de sang elle accepte humblement
Elle cède à la douleur, à la fatigue, à la fatalité
Mais jamais ne se rend ni ne lâche vraiment
Jusqu'au bout elle assume ses choix et ses douleurs
Est-ce un prix à payer ou un égarement ?
Et je m'interrogeais : comment choisir d'abandonner ?
Et peut-on lui en vouloir et nous en détourner ?
Quand ai-je cessé chaque jour de me passer ce disque ?
Quand est-on assez grands pour réaliser que toujours les loups gagnent ?

EN DISANT
Sylvie Morais



Esse Morais « En disant », dessin et techniques mixtes, d'après la photo de Ganéa

En disant « *Aucune chose n'est où il manque le mot* » Heidegger, dehors le soleil transforme en lumière les abords du fleuve. C'est dimanche. Pas un bruit dans la maison. Elle cherche un rythme dans la lenteur, un peu d'ardeur dans cet espace de silence, une énergie où elle puisera la force de continuer. Avec bienveillance elle se parle à elle-même. « J'aspire à autre chose ». Elle pense à des éclats de rire, à des repas partagés, à des cris d'enfants. À toutes ces choses venues en leurs temps. « En son temps comme il en est de chaque chose » pense-t-elle. Aujourd'hui c'est dimanche et la maison est vide. Son temps à elle se calque sur ce jour de soleil et cette lumière blanche suspendue aux rideaux. Un temps libre, un temps à se rendre libre, à s'ouvrir à ce qui est, simplement. Juste l'occasion d'apprendre quelque chose de l'évidence. En disant « être vivante et laisser la vie traverser de ses flots continus et puissants », elle s'est endormie.

AUTREMENT DIT
Silvie Piaccenza

Se dire autrement
La même autrement dit
Et toujours pouvoir rêver
Comme si
Autrement s'était passé
En bordure d'un autre milieu
À rebours d'une autre rivière
Dans un entre les vents
Que celui
(Un autre ventre ?)
Dans un entre les vents
Que celui de la mer

Se dire autrement
Si autrement la même
Et toujours pouvoir croire
Comme si
Autrement s'était joué
À la sieste d'un dimanche
À la quille d'un cerisier
Dans un entre les temps
Que celui
(Un autre lit ?)
Dans un entre les temps
Que celui de mes chairs

Mais même si autrement
Dit autrement la même
En jamais vouloir changer
Comme si
En disant, se chargent
Mes jours de pleine lumière
De pleine nuit, mes paupières
Et qu'entre les mêmes
se choisit
Un autre même
Et qu'entre les hommes
celui de ma vie

EN VOUS DISANT MES DEUX FOIS DIX ANS...

Irène Picard

Chers parents,

Par cette lettre je viens vous annoncer mon départ de l'école. En effet, après 22 ans passés dans l'éducation nationale auprès de vos enfants, je pars vers d'autres horizons professionnels. Cette décision, douloureuse, difficile à prendre s'est concrétisée après de longs mois de réflexion. La mise en place de la réforme des retraites m'a poussée vers la sortie, je dois le dire... Et je suis loin d'être la seule dans ce cas dans la « fonction publique ». Bien que passionnée par mon métier, je ne me sens pas capable de le pratiquer avec joie, énergie et efficacité durant encore 20 ans.

Je préfère partir avec des regrets qu'avec des remords... L'éducation Nationale, comme tous les services publics, a été fortement malmenée ces derniers temps.

Les conditions d'accueil des élèves se détériorent, les nouveaux programmes ainsi que les directives nationales ne correspondent plus **à ce que je crois** être bon pour les élèves, vos, nos enfants :

Les classes sont de plus en plus chargées, ce qui nous laisse peu de temps à accorder à chaque enfant, nous poussant souvent à « laisser en autonomie » les élèves sans difficulté majeure ou ceux qui sont très discrets et/ou timides.

Nous ne pouvons plus accueillir les tout petits de 2 ans et je le déplore car même si tous les enfants de deux ans n'ont pas la maturité pour entrer à l'école, une société responsable se doit d'accueillir ceux qui sont dans le besoin (je pense en particulier aux familles défavorisées qui n'ont pas les moyens de se payer un mode

de garde qui permettrait à leur enfant de se socialiser).

Nous avons de plus en plus à gérer des élèves en difficulté sociale ou scolaire et le réseau d'aide aux élèves en difficulté (RASED) se restreint d'année en année.

La semaine de 4 jours a fait perdre 2h d'enseignement par semaine aux élèves et nous oblige à les « presser » pour pouvoir finir les programmes, sacrifiant certaines matières, malmenant les enfants les plus fragiles, qui auraient besoin de plus de temps pour intégrer les notions abordées.

On nous demande d'enseigner de plus en plus de matières (langues, informatique, histoire de l'art...) sur un temps scolaire amputé de 2h.

La mise en place de l'aide individualisée aurait été une bonne chose pour les élèves en difficulté si elle n'avait pas été organisée au détriment des autres élèves...

La formation des enseignants est elle aussi en souffrance.

J'ai pour ma part eu la chance de bénéficier de **deux ans** de formation pédagogique, didactique, psychologique, avec aussi des stages d'observation, de mise en responsabilité progressive.... avant d'être « lâchée » en autonomie dans une classe. La génération des enseignants recrutés juste après moi n'a bénéficié **que d'un an** après la licence et les jeunes recrues de la rentrée 2010/11 ont été propulsés en classe **sans aucune formation pédagogique**, de quoi décourager les meilleures volontés, même très diplômées.

Le métier d'enseignant est varié, très complexe et ne peut absolument pas s'improviser. Nous avons face à nous entre 25 et 30 élèves, des êtres vivants que nous devons instruire au mieux, tout en respectant leur individualité et leur(s) particularité(s). Sans formation, c'est à dire sans mode d'emploi nous risquons de faire des erreurs et pouvons causer des dégâts. Je peux vous assurer que même après 3 ans de Fac et 2 ans d'École Normale je n'en menais

pas large à ma première rentrée, directrice d'un regroupement pédagogique de 4 classes, enseignant à des élèves de Cycle 3, devant par ailleurs assurer la gestion et la comptabilité de la cantine, ainsi que l'achat des denrées alimentaires... (ceci sans ordinateur ni photocopieuse !)

Pourtant je m'en suis bien sortie grâce à ma solide formation et la possibilité d'être réconfortée, soutenue et aidée par des conseillers pédagogiques efficaces et attentifs (merci, merci !).

Désormais notre mission s'est élargie, nous devons (malgré nous) être assistantes sociales, éducatrices, psychologues... en plus d'être enseignantes.

Pour toutes ces raisons j'ai choisi de quitter ce métier que j'ai beaucoup aimé et qui m'a apporté tant de choses mais qui correspond de moins en moins à mes attentes, à ce pourquoi j'étais entrée par vocation dans l'éducation nationale (avec beaucoup d'espoir, de motivation et de conviction).

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont partagé mon aventure:

Vous, parents qui m'avez accordé votre confiance en laissant chaque matin dans ma classe ce que vous avez de plus précieux au monde, votre enfant... qui savez aussi donner de votre temps pour nous aider dans nos manifestations hors temps scolaire (kermesse, floralies, loto, repas, fêtes...). Vos enfants sont sensibles à cet investissement qui prouve la considération, la confiance et l'importance que vous mettez dans ce qu'ils vivent à l'école.

Je remercie aussi tout le personnel de l'école qui assure le bien-être de chacun ; le RASED (réseau d'aide condamné malheureusement à disparaître), si prompt à soulager les maux des élèves et les miens, avec des mots qui font du bien...

Je remercie aussi les municipalités des écoles qui m'ont accueillie

et dotée financièrement afin d'assurer le bon fonctionnement de la classe et l'aboutissement des projets pédagogiques.

Je n'oublie pas de remercier aussi l'équipe de circonscription de l'Éducation Nationale qui gère avec efficacité et humanité le quotidien des écoles.

Et je remercie surtout une à un mes collègues (trop nombreux pour tous les citer) qui ont su me supporter et me suivre dans mes aventures pédagogiques, un à une aussi mes petits élèves qui pour certains sont déjà devenus grands... Ils m'ont fait rire, enrager et suer parfois mais ils m'ont poussée à évoluer, aidée à grandir dans mon métier... J'espère que tous garderont un aussi bon souvenir que moi de nos années communes.

Je vous quitte un peu comme on quitte sa famille, avec de la peine mais aussi avec beaucoup de joie, riche d'avoir vécu ces deux fois dix ans avec vous tous.

J'aurais pu vous dire tout ça par oral le dernier jour d'école mais je crains que l'émotion ne soit à ce moment trop forte pour moi alors je préfère le faire avant... sur papier.

Un dernier mot... Promettez-moi d'être très vigilants quant à l'avenir de l'École. Vos, nos enfants méritent ce qu'il y a de mieux. Les vraies économies, on les fait en investissant sur le bien être et l'éducation des jeunes, citoyens de demain... J'en suis plus que jamais convaincue.

La liberté de chacun passe par l'éducation. Un être éduqué, instruit est capable de penser, d'organiser, de **choisir** sa vie.

Allez, je vous souhaite bon vent !

Sans doute me verrez-vous parfois venir puiser à l'école quelques rires d'enfants pour me donner de l'allant.

À bientôt !

« Maîtresse » Irène

TENTATIVES

Claire Prioux

Elle avait essayé de dire, sans trop fermer l'échange.
En posant des questions, sans rien résoudre,
avec un peu d'écoute, il arrivait qu'elle le rouvre.
Mais c'est en écrivant,
qu'elle traçait les possibles
plus nombreux que lettres en un livre,
c'est en cherchant des rimes
qu'elle trouvait les cimes,
que n'atteindraient jamais leurs vies.

Et un jour – indice pour le comprendre – c'était franc, direct,
c'était ce qu'il pensait et jamais médisant, il répondit: « Vivre
– comme écrire – est un jeu, avec ses règles, ses thèmes à respec-
ter, un jeu thème si fort que je n'en dis rien. »

Tous comptes faits, dans ce qu'il n'avait pas dit,
elle l'avait compris. Ce n'était peut-être pas en disant,
qu'on pouvait apprendre le pas d'un homme,
ni en vingt, ni même cinquante.

Les mots, souvent de trop, les paroles si rares,
font des silences leurs cris les plus bruyants.

Alors ?

Peut-être en partageant l'éblouissant soleil qu'ils sont les seuls à voir,
mais qu'ils voient tellement fort qu'il pourrait éclairer la nuit la
plus noire.

DUNES
Emmanuel Rey

Le sable jaune paille
De tous côtés rayonne
De rides frissonnantes,
De rides ondulées
Et même caressantes.
Il laisse au voyageur
Qui flâne ce jour-là,
Le goût du miel,
Le frôlement du velours
Et la beauté des sons
En foulant de ses pieds
Cette matière vierge
Que seul le vent touchait.
Dentelles de buissons,
Sculptures des rochers,
Vous vous ouvrez au ciel
Immense de bleuté
Contrastant avec lui
Mais bien harmonisé.
Ici et là, à l'ombre
De ces formes
On arrête ses pas,
On regarde la vie,
On se regarde aussi
Dans le creux de son âme,

Dans les jets de ses flammes,
Dans le fond de ses cendres.
Et voici que le vent
Se lève brusquement,
Il hurle et se déchire
Et fait couler la tête,
Il fait fermer les yeux.
Plus de beaux paysages,
Et plus de doux mirages.
Il éprouve et il mord,
Il mord et il remord.
Il nous cingle la peau,
Nous colle des épines
De ces buissons ardents
Qui rentrent dans la peau
Pour en sortir le sang.
Il nous fait sangloter
Et les larmes amères
Se mettent à couler
Sur nos plaies écarlates.
La nuit se fait en nous
Et notre âme troublée
Implore le repos
Pour se bien retrouver.
Alors au fort de la tempête,
Dans un coin de soi-même
Un vrai coin de poète,
Une lueur surgit,
Vacillante d'abord,
Incertaine aussi,
Et difficile à voir

Dans ces tourbillons noirs.
Le voyageur alors,
Comprit cette lumière,
Se leva lentement
Et marcha dans le vent
Qui redoublait encore
De ses assauts terribles
Et qui mordait toujours
Au visage et au corps
Et le vent s'apaisa
Dans son souffle rageur.
Le soleil se leva
En de belles couleurs,
Illumina la dune
À la face de lune,
Cette dune nouvelle,
Unique en sa fraîcheur
Que le vent du grand large
Avait créée la nuit
Dans l'infinie douleur.

Geneviève Anne

En disant « souvenirs d'enfance », nous abordions ces plages aux mystères, ces terras incognitas que vous acceptiez de nous dévoiler.

En disant « secret » vous vous mettiez à nu, corps et âmes confondus dans l'abandon de l'écriture.

En disant « l'arbre », sur la feuille courraient les racines.

En disant « frontières », l'amour devenait universel, pas une barrière qui ne résistait à sa force.

En disant « gourmandises », l'eau vous venait du cœur au bord des lèvres.

En disant « métamorphoses », vous disiez ce désir profond et ancré en nous de Re-connaissance reconnaissante.

En disant « bleu », la palette était si large que nous en avons goûté toutes les nuances, pour mieux panser ceux de notre âme.

En disant « bulle », notre autisme s'est lézardé, laissant éclater une bulle d'espérance.

En disant... en dix ans, nos écrits tissent la toile de l'amitié qui a pour repère ce piton Commingeois, niché dans la verdure, juste ce qu'il faut éloigné des grandes villes, pour ne jamais perdre son charme.

Mon enfance s'y perd à jamais, et faut-il que je vous dise que, grâce à vous, je l'ai retrouvée !

BLABLABLA
Guene Sabatier

Blablabla,
Pourquoi se dire
se raconter,
tu sais quoi,
il était une fois,
Blablabla
Je me disais qu'il était doux
d'échanger des mots
de les accueillir
de les rêver
de les travestir
et de rebâtir de nouveaux contes
toujours avec ces mots
ces lettres
les mélanger
les mixer
les juxtaposer
un cuisinier et ses ingrédients
jeux de saveur
à toute vapeur
ronde de mots et aussitôt
tous les sens s'en mêlent
se l'approprient
l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat
un seul mot et nous voici ailleurs sans fatras

qu'il serait triste de ne pas se dire...
pas d'échange
pas d'écoute
vite dis-moi !
tu sais quoi
il était une fois
Blablabla...

« En disant... » en disant quoi ?... j'ai trouvé un peu stupide ces deux mots, mais après tout pourquoi pas ? Le début d'une histoire, de notre histoire, maman... tu aurais aimé que « je dise » sur toi un peu, mais pas tout. Deux pages, après tout, cela suffit. Se doutent-ils, les autres, de ce qui nous unissait, toi ma maman de tous les instants... « En le disant » cela changera quoi ? Tu es partie, tu avais l'âge, paraît-il, en plus une belle mort qui ne s'annonce pas ; la vie continue, on reste avec les vivants et blabla et blabla, enfin n'importe quoi, des mots inutiles que je n'écoutais pas, bien sûr. La réalité ne m'échappait pas, comment vivre sans toi, toi, ma femme préférée. Personne ne te remplace. À partir d'un certain âge, mes morts sont plus importants, en tout cas plus nombreux que les vivants. Je n'ai pas peur de le dire, tu fais toujours partie de ma vie, j'ai besoin de te parler chaque matin, de te dire toujours ce qui me choque, d'entendre tes silences « mais non je t'écoute ». Je bois encore un verre avec toi, tu ne me répondais pas souvent ou très peu, mais avec des mots essentiels. Ta présence pleine de douceur et de calme, où la retrouver ? Pas dans le speed, le stress, la course au matériel des autres. Quand j'aime, j'aime les êtres, pas les choses, leur différence avant tout. Voilà pourquoi je t'aime. « Je n'ai que des os », « il ne faudrait jamais vieillir », petite silhouette furtive mais vive, j'avais presque oublié que tu pouvais mourir. Maintenant, tu es là, toute plate dans ton cadre en bois, que tu avais gardé au fond d'un tiroir, (je ne sais pas pourquoi tu aimais les cadres). J'aime cette photo en noir et blanc, avec ton tablier à pois, tu revenais de faire des ménages. Il avait fallu que tu t'adaptes aux conséquences de l'exil. Vers la fin de ta vie, tu m'avais écrit une

simple ligne « *tu madre que te quiere* », toi qui te confiais si peu. Notre amour est si profond, et les mots insuffisants pour le dire, et les larmes inutiles ; c'est si lourd ton absence... un vide abyssal. Toi, qui croyais en saint Antoine, il te suivait partout. Il faisait partie de ta vie, des moments tristes ou heureux. Te souviens-tu de nos cierges à Saint-Bertrand ? Je ne sais pas croire comme toi, même si je te retrouve « après », comment vivre le présent sans toi ? Mes copines perdent leur mère dans une quasi indifférence. Je sens un tel décalage entre elles et moi. Et pourtant j'aime la vie, ses zones d'ombre, ses sourires, mais il me manque toi. « En disant » tout cela, je te retrouve un peu, même si je ne t'ai jamais perdue. Même à « Mimi » tu manques. Ses miaulements rageurs sont là pour le prouver. Il ne comprend pas. Tu précédais ses désirs, et une cuillère de pâté et trois croquettes, tu lui ouvrais la porte, belle vie, il n'était jamais seul. Tu convenais parfaitement à sa vie de chat, il était dehors sous ton fauteuil pendant que tu brodais, sur le tapis que tu faisais, bien au chaud, toujours avec toi, le rêve. Il apprécie moins mes absences... Ta régularité, ton calme... Tu aimais cette maison, pas le village qui n'était pas le tien. Tu as rejoint « ton autre maison » comme tu disais, au cimetière. Pour toi, la petite exilée de « Borjas », la boucle est bouclée, tu reposes auprès de ton mari et de ta mère, comme tu voulais. Tu es restée dans ton lit, comme tu voulais. Pas de halte à l'hôpital, pas de couches, pas de perfusion... Tout cela était bien clair entre nous. Mais l'absence... comment faire ? « Dire » notre histoire si singulière... Peut-être. Comment la petite fille que j'étais s'était entichée de ton histoire, l'histoire des exilés espagnols, des vaincus. Je vais, j'ai toujours rencontré l'incompréhension, l'étonnement. Il faut faire comme ci, vivre comme ça, avec toi, j'ai vécu intensément, faisant de ta souffrance la mienne. « Je dis », simplement, je ne me justifie pas, je ne m'explique pas. Notre histoire n'aurait pu être autrement.

Je n'aurai pas supporté une mère intellectuelle, qui m'explique la vie, me conseille, me suggère.

Mais là, aujourd'hui, tu me laisses démunie, avec ta mort, la guerre d'Espagne est terminée. Quelle histoire saura m'absorber autant ? Pas la mienne en tout cas. Et si un autre exil m'attendait, le retour vers cette terre que tu aimais tant « *tu tierra de Cataluña* » (vous aviez une façon de prononcer le mot « *tierra* »), ton village avec ses noisettes et ses oliviers. Ce village déjà riche, où tu étais heureuse avec ta mère, ton père, ta sœur et tes copines. Moi, je n'ai pas de village, c'était toi mon village, mes racines, mes souvenirs. Je n'ai pas besoin de regarder les photos pour te retrouver, tu es toujours dans mon cœur, avec moi. À qui expliquer mes états d'âme, si ce n'est à toi ? Avec qui ai-je partagé les meilleurs moments et les pires (ce sera d'autres pages) si ce n'est toi ? » En disant » que je t'aime, qu'est-ce que cela peut faire, tu n'es plus là pour l'entendre et personne ne peut le comprendre. La fin d'une histoire, « *Meva mare* ». Un voisin le disait, quand on approche de la fin de sa vie, on se demande pourquoi on a fait ceci ou cela, si on a bien fait et je ne sais quoi. Je ne sais pas ce que je vais faire des jours à venir, c'est vrai, mais ce qui est sûr, c'est que je n'ai aucun regret. L'organisation de la vie m'a paru toujours dérisoire, « tout ça pour ça », disparaître, ne plus être... Aussi se consacrer à une personne que l'on aime, à des idées auxquelles on croit n'est ni futile, ni ennuyeux. Il me reste le chagrin de t'avoir perdue. Les gens sont interchangeables, cela est vrai pour la plupart, mais toi, c'était toi, « mon irremplaçable ». « En disant », je me sens amputée de toi. « En disant » je te tends juste un petit hommage, toi l'effacée, la discrète, l'éternelle enfant de « *tu pueblo* », l'éternelle exilée d'une terre à jamais perdue. Mon chagrin muet est toujours là, toujours intact, « en disant » ou en ne disant pas. J'ai juste osé prendre la plume pour toi.

EN DISANT
Christine Seguin

En disant mes dix ans, j'ai tendu une main et la gorge serrée, les paupières froissées, je vous ai espérés. Vous m'avez dit « viens-t-en, la maison est ouverte aux papillons des mots ».

Vous m'avez dit « viens-t-en, on fera un grand feu, on fera de la place et si tu veux nous dire, on saura t'écouter sans te juger jamais ».

Quelqu'une un jour m'a dit « la douleur se mesure à l'aune de chacun » et ces mots lentement ont trouvé le chemin pour que sur le papier coule l'encre des mots.

En disant mes dix ans, j'ai ouvert sur le monde un regard parallèle. Je me suis reconnue le droit de dire aussi, de ne plus me nier. Je ne vous oublie pas, miséreux de la vie, parias de notre monde, je vous porte en mon cœur, je veux être avec vous, mais pour avoir la force, il faut aussi s'aimer.

En disant mes dix ans, je me suis mise à nu et je vous ai laissé ainsi me regarder. Et vous m'avez offert la chaleur d'un silence qui s'est fait violoncelle pour bercer mes ellipses.

En disant mes dix ans, à petits pas furtifs, je me suis engagée sur un joli sentier aux multiples méandres. Je ne sais où je vais, mais j'y vais en chantant.

J'AI ENVIE DE LE DIRE.

Тамара Чех

J'ai envie de dire aux adultes que j'ai envie de jouer, que j'aime venir en France et que je n'ai pas envie de partir.

J'ai envie de dire à Louane et à tous les bébés qu'ils sont petits et beaux, que j'aime jouer avec eux, et qu'ils ont de la chance d'avoir un papa.

Je veux dire que j'aime manger de la salade, des spaghettis et les pizzas de Gwénaël.

J'ai envie de dire que je suis contente de dire tout ça en français.

Association Pycaou: www.pycaou.org

EN DIX SERPENTS

William Wolfstein

Rien qu'un instant, je volai au monde ses yeux ;
Échangeant avec lui mes visions pour les cieux,
Mon regard pour le ciel ;
Il fit des fleuves mon lit, des gouffres mes serres,
Le temps un oubli puis confia aux éphémères
Quelques mots éternels.

Alors – de ses yeux, donc – je regardai mon temps,
Jeune siècle, relevant il y a dix ans
Un ancien millénaire.
Dans cet océan des époques remuaient
Dix cobras de fer mêlés aux serpents montés
D'écailles de lumière.

Je saisis l'un d'entre eux, qui en mon sein, sifflait
De sa langue fourchue et de ses crocs d'acier
Mâchait comme la selle,
D'un jeune cheval qui souhaitait braver le temps ;
Le cobra mit, de sa queue fouettant le vent,
À bas deux tours jumelles.

Dans les yeux d'un deuxième séjour en son fond
Ce cheval effréné, cabrant comme le font,
Les vagues sur la rive ;
Il avait couru comme elles courent l'océan,
Et fut brisée sur la côte, par les courants,
Sa folle tentative.

Un autre cobra, le jumeau de celui-ci,
Fils de cet étalon, contre une terre blotti,
(Là où son venin grimpe!)
Mâchait la vieille Sparte, digérait Léthé,
Achevait la langue morte et circonvenait
Les immenses Olympes.

Les nains cavaliers de ce cheval s'agitaient ;
– Comme des fourmis auxquelles on aurait du pied
Brisé la fourmilière ;
Ou comme un enfant, découvrant les maux du mal
De se confier à l'éternel, au colossal,
De ce qui est éphémère.

Dans un énième, le cheval encor debout
Chevauchait l'Orient, le souillait de ses remous,
S'abreuvait de son encre.
Et le pays des cents lunes, sous son galop,
Autrefois un berceau en devint un tombeau
Et ses lunes des chancres.

Dans les six derniers se battaient toutes les fois,
Les volontés, les illusions, l'amour qui croît
Aux mesures des tourbes,
L'homme-enfant, l'Humanité ivre de ses choix,
Faisant ce qu'elle fit, comme une première fois,
L'amour à qui est fourbe.

Puis je repris mes yeux, qui avaient vu ramper
En dix ans dix cobras, et par dix fois tenter
En Hercule fragile,
De les y étrangler ; puis en vain et amer,
Je vis grouiller autour des dix cobras de fer,
Les deux mille reptiles.

Mise en page Silvie Piacenza

Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de l'Imprimerie Lussaud
8 rue Sainte Catherine
85200 Fontenay-le-Conte